PER
R-382
Ex-2
/15

REVUE DOMINICAINE

BONNES ADRESSES À CONSULTER

ACCESSOIRES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES :
CAMERAS, CINÉ-CAMERAS, PROJECTEURS, LANTERNES À VUES FIXES, ETC. :
Au Royaume de la Camera Inc., 3, St-Jean, Tél. 3-4327, Québec

ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES :
Bizier & Caron Ltée, 43½, St-Joseph, Tél. 4-1081, Québec P. Q.
Roland Electrique Enrg., 3190, 1ère avenue, Tél. 3-0895, Québec

AGENTS MANUFACTURIERS — IMPORTATEURS :
Lortie, J. R., 88, boul. Orléans, Tél. 2-7735 .... Giffard, P. Q.

APPAREILS ÉLECTRIQUES :
Marquette Electrique Inc., 28½, Ch. Ste-Foy, Tél. 3-2114, Québec

APPAREILS DE CHAUFFAGE :
Volcano Ltée, 96, Côte d'Abraham, Tél. 3-2572, Québec, P. Q.

ARCHITECTES :
Bouchard & Rinfret, 400, boul. Charest, Tél. 4-0734, Québec, P. Q.
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec, P. Q.
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA .2870, MTL.
Ludger Lemieux — A.A.Q.P. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
Boucher, Germain, 25, St-Louis, Tél. 4-1841 .... Québec, P. Q.
Blanchet, Jos., 97, Laurentide, Tél. 3-1330 .... Québec, P. Q.

ARTICLES RELIGIEUX, JOUETS, LIBRAIRE, ETC. :
Kirouac, Marcel, 479, 5e rue, Tél. 2-5383 .... Québec, P. Q.

ARTICLES DE SPORTS :
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ART PLASTIQUE ENRG. — OUVRAGES DE TOUT GENRE :
Art Plastique Enrg., 166, Des Commissaires,
Tél. 3-2990, Québec, P. Q.

ASCENSEURS :
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec, P. Q.

ASSURANCES GÉNÉRALES :
Bernardin Frères, Edifice Aldred, Ch. 305,
505, Place d'Armes, Tél. HA. 6258, Montréal
Boutin, P. A., 80, St-Pierre, Tél. 2-3884 .... Québec, P. Q.

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 .... Québec

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :
Siège Social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 .... Québec, P. Q.

AUTOBUS :
Autobus Lemelin, 170, Commerciale, Tél. Zone 5-327, Lévis, P. Q.

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
Drolet, A., Ltée, 505, boul. Charest, Tél. 2-8494, Québec, P. Q.

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VALCARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES & ACCESSOIRES EN GROS :
Gaumont Automobile Enrg., 204, de la Reine, Tél. 2-6663, Qué.

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 .... Québec, P. Q.
Ferland, Ludger, 661, 1ère av., Tél. 4-2920 .... Québec, P. Q.

AUTOMOBILES — VENTE & SERVICE :
Giguère Automobile Ltée, 501, St-Vallier, Tél. 8230 .... Québec
Montcalm Auto Inc., 901, 1ère av., Tél. 2-5676 .... Québec, P. Q.

AVOCATS :
Bélanger, P. E., 88, de la Couronne, Tél. 4-8772, Québec, P. Q.
Boutin, J. Pierre, 80, St-Pierre, Tél. 2-7004 .... Québec, P. Q.
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
Dumontier, Albert, 105, Côte de la Montagne, Tél. 2-1502, Qué.
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.

BANQUES :
Banque Canadienne Nationale, Place d'Armes .... Montréal
La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BICYCLETTES ET ACCESSOIRES :
Gendron et Frères Enrg., 19½, Prévost, Tél. 3-1223, Québec, P. Q.

BISCUITS ET GÂTEAUX :
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :
Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.

BOIS DE PULPE ET BOIS DE SCIAGE :
Coulombe, J. A. & Cie Ltée, 126, St-Pierre, Tél. 2-1533, Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 ouest, N.-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BONBONS EN GROS :
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, propr.,
57, Dalhousie, Tél. 4-1167 .... Québec, P. Q.

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
Boulangerie Nationale, 540, 1ère av., Tél. 2-5244, Québec, P. Q.
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec, P. Q.

BRIQUE, TERRA-COTTA, TUYAUX, CHAUX, BLOC DE BÉTON :
Giroux & Fils Enrg., 311, Dorchester, Tél. 3-1560, Québec, P. Q.

BRÛLEURS À L'HUILE :
Beaudet, J.-L., 400, Charest, Tél. 3-0950 .... Québec, P. Q.
Desroches, Eug. & Fils, 1039, St-Vallier, Tél. 3-8014 .... Québec.

BUANDERIES :
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal
Buanderie « Impériale », 6, Des Bains, Tél. 2-1856, Québec, P. Q.

CAFÉ, THÉ, CONFITURES :
J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

CARROSSES, TRICYCLES, BRÛLEURS À L'HUILE :
Verret, J. A., 90, Boisseau, Tél. 4-6073 .... Québec, P. Q.

CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHAPEAUX :
Guimont, Mlle Imelda, 121, St-Jean, Tél. 2-1903, Québec, P. Q.

CHAPEAUX — SACOCHES :
Giroux, Lucienne, 257, St-Joseph, Tél. 3-2844 .... Québec, P. Q.

CHARBON :
Quebec Coal Co. Ltd., 411, boul. Charest, Tél. 2-8472, Québec

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :
The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Qué.

CHARBON ET HUILE À CHAUFFAGE :
Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578 .... Québec

CHARCUTERIE :
Charcuterie Hygienic Enrg., 437, St-François, Tél. 3-7438, Qué.

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :
Germain & Frères Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières
Chiquette, Rosario, 23, Lavigueur, Tél. 4-3782, Québec, P. Q.
Couture, Odilon Enrg., 27, Lavigueur, Tél. 5-8073, Québec, P. Q.

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHAUFFAGE, RÉFRIGÉRATION, VENTILATION, ÉLECTRICITÉ :
Bouchard, J.-A.-Y. Inc., 97, Côte d'Abraham, Tél. 4-2421, Québec

CHAUSSURES :
Rousseau, J. E., 317-a, St-Joseph, Tél. 3-0100 .... Québec, P. Q.
Létourneau, Emile, 96, de la Couronne, Tél. 3-7403, Québec, P. Q.

CHIRURGIEN-DENTISTE :
Trottier, Dr Jean, 37, St-Eustache, Tél. 3-6675 .... Québec, P. Q.

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :
Denyse, 4927 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal

CIERGES, CHANDELLES, BOUGIES :
F. Baillargeon Ltée, 51 ouest, Notre-Dame, PL. 9467, Montréal

CIRE À PLANCHER LIQUIDE ET EN PÂTE :
Les Produits Sylvia Enrg.
187, des Commissaires, Tél. 6768, Québec, P. Q.

COMPLIMENTS :
Compliments d'un ami : C. et G. .... Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : C. N. E.
Compliments d'un ami : J. E. S.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.
Compliments d'un ami : P. .... **Québec, P. Q.**
Compliments de J. M. .... **Québec, P. Q.**
J. P. Laberge Enrg.
Compliments d'un ami : M. B. .... **Québec, P. Q.**
Compliments d'un ami : O. S.-P.
Don d'un particulier.
L'Honorable Senateur Cyrille Vaillancourt .... **Lévis, P. Q.**
Mlle V. Langlois .... Lauzon, P. Q.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.

COMPTABLE AGRÉÉ :
Turgeon, Paul, 852, St-Vallier, Tél. 4-7426 .... **Québec, P. Q.**

CONFECTION ET RÉPARATION DE CHAPEAUX POUR DAMES :
Le Papillon d'Or (Mlle J. d'Arc Emond),
109, St-Jean, Tél. 2-4314, Québec, P. Q.

CONFECTION POUR DAMES :
Houde, Mme A., 84, D'Artigny, Tél. 3-8714 .... Québec, P. Q.

CONFISERIE :
Boutin, L. P., 1585, 8e avenue, Tél. 4-0851 .... Québec, P. Q.

CONTRACTEURS :
(CONSTRUCTION DE CHEMINS ET D'ÉDIFICES PUBLICS) :
Les Entreprises Lechasseur Ltée .... **Mont-Joli, P. Q.**

CONTRACTEURS — ÉLECTRICITÉ — CHAUFFAGE —
CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
Tétrault Frères, 1200, Av. de l'Eglise,
Tél. TR. 6611-6612, Montréal

CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES :
Maranda, Mme D., 19, av. Bigaouette, Tél. 4-1072, Québec, P. Q.

COUPE-FROID NATIONAL EN CAOUTCHOUC :
Tremblay, G.-E., 209, de la Ronde, Tél. 3-2662 .... Québec, P. Q.

COURTIERS :
Lagueux & Desrochers Ltée, Casier Postal 218,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-8271, Québec, P. Q.

COURTIER EN IMMEUBLE :
Thibodeau, L. P. R., 323, boul. Charest,
Téls. 2-8115 — 4-2316, Québec, P. Q.

COURTIERS D'OBLIGATIONS :
La Corporation de Prêts de Québec, 132, St-Pierre,
C. P. 68, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.

COURTIERS EN ÉPICERIES :
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... Montréal

COURTIER EN IMMEUBLES & ASSURANCES :
Leroux, O., 525, 3e avenue, Tél. 4-3836 .... Québec, P. Q.

COUVREURS :
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 5-9677 .... Québec

CRÈME GLACÉE :
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 .... Québec

DACTYLOS-CALCULATEURS-MIMÉOGRAPHES :
Martineau, N. & Fils, 1019, Bleury, Tél. BE. 2318 .... Montréal

DÉPUTÉS :
Fleury, E., M.A.L. (Cultivateur) .... St-Léonard d'Aston, P. Q.
L'honorable T. Labbé, M.A.L. (Epicier en Gros).
644, Notre-Dame, Tél. 89, Thetford-Mines, P. Q.
Lévesque, J. R., M.A.L., prop. (Epicerie Moderne Enrg.)
Ste-Anne des Monts, Comté de Gaspé-Nord, P. Q.
Matte, Jos., M.A.L., 124, de l'Eglise, Tél. 3-0701, Québec, P. Q.
Bernard, Robert, 12, Marler, Drummondville, P. Q.
Bernatchez, René, agronome, St-Flavien, Co. Lotbinière, P. Q.
Blanchard, J.-L., notaire, Ste-Thérèse, Co. Terrebonne, P. Q.
Cossette, Philippe, notaire, Causapscal, Co. Matapédia, P. Q.
Desjardins, Gérard, C. P. 260, Maniwaki, P. Q.
Fox, C. J. W., Foster, Co. Brome, P. Q.
Gérin, Denis, Coaticook, P. Q.
Johnston, Raymond, Otter Lake, Co. Pontiac, P. Q.
Lizotte, Fernand, Docteur, St-Jean Port-Joli, Co. L'Islet, P. Q.
Ouellette, Pierre, 108, La Salle, Baie Comeau, P. Q .
Rémy, J. G., Assurances, Huntingdon, P. Q.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES:
Bouchard, J. & Fils, 320, 5e rue, Limoilou, Tél. 4-1113, Québec
Thibault, J. P. Enrg., 9, Commerciale, Tél. 131 .... Lévis, P. Q.

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Beaugrand Gilles, 846, de l'Epée, Tél. DO. 2950 .... **Montréal**
Galvanoplastie Canadienne, 521½, St-Jean, Tél. 3-4883, Québec

DRIVE YOURSELF :
Jobidon Drive Yourself, 575, 1ère av., Tél. 4-2200, Québec, P. Q.

ÉDITIONS :
Editions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 6765, Mtl.

ÉLECTRICIENS — LAVEUSES, ETC. :
Simard Electrique Enrg., 317r, 3e rue, Tél. 3-7701, Québec, P. Q.

ÉLECTRICIEN — RÉPARATIONS DE MOTEURS :
Gravel Electrique, 511, 1ère avenue, Tél. 3-7371, Québec. P. Q.

ENSEIGNES LUMINEUSES AU NÉON — RÉPARATIONS :
Modern Neon Reg'd., 1220, St-Vallier, Tél. 4-1191, Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS :
Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 .... **Québec, P. Q.**

ENTREPRENEURS ÉLECTRICIENS :
Asselin Electrique,
317B, de la Canardière, Tél. 3-2002, Québec, P. Q.
Latulippe, J.-P., 124, Bayard, Tél. 2-7644 .... **Québec, P. Q.**
Sylvain, Lucien, 92, Ste-Agnès, Tél. 2-2987 .... **Québec, P. Q.**

ENTREPRENEURS-COUVREURS :
La Rue, D. Ltée, 111, Côte de la Montagne, Tél. 3-7500, Québec
Bureau, Antonio, 240, boul. des Capucins, Tél. 6334, Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
Bédard, Albert, 138, St-Patrick, Tél. 2-3623 .... Québec, P. Q.
Demers, Lorenzo, 85, de l'Espinay, Tél. 2-6714, Québec. P. Q.
Dubé & Dubé, 14, Place d'Aiguillon, Tél. 3-8322, Québec, P. Q.
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Les Entreprises Bergerville Ltée,
111, Côte de la Montagne, Tél. 2-5268, Québec, P. Q.
Parent & Gosselin Enrg., 270, des Oblats, Tél. 3-5875, Québec

ENTREPRENEURS-MENUISIERS :
Blouin & Blouin Enrg., 120, Châteauguay, Tél. 5-8687, Québec

ENTREPRENEURS DE MENUISERIE GÉNÉRALE :
Bégin, Alphonse, 275, 13e rue, Limoilou, Tél. 4-3980, Québec
Laberge, Roland, 62, Lamontagne, Tél. 9221 .... Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS-PEINTRES :
Boisvert, Charles & Fils, 1701, Ch. St-Louis, Tél. 7-2384, Québec

ENTREPRENEURS DE POMPES FUNÈBRES :
Bureau, J. C., 2, Durocher, Tél. 5-5298 .... Québec, P. Q.

ÉPICIERS :
Blouin, Paul, 110, Bourlamaque, Tél. 2-3964 .... Québec, P. Q.
Pakenham Enrg., 975, 3e avenue, Tél. 2-5681 .... Québec, P. Q.
Pelletier, Alphonse, 340, St-Vallier, Tél. 2-0033 .... Québec, P. Q.

ÉPICERIES EN GROS :
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec
Rioux & Pettigrew, 48, St-Paul, Tél. 2-1212 .... Québec, P. Q.

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FERRONNERIE D'ART :
Les Frères Lebrun, 456, Niverville .... Trois-Rivières, P. Q.
Marchand, Adélard, 68, St-Vallier, Tél. 2-2370 .... Québec, P. Q.

FERRONNERIE EN GROS :
Demers, J. L. Ltée, 57, Commerciale,
Zone 5-1070 — Québec, 5-5177, Lévis, P. Q.

FLEURISTES :
Gardenia Enrg., 135, St-Jean, Tél. 4-2128 .... **Québec, P. Q.**

FONDERIE :
Quebec Brass & Iron Foundry, 53, Commerciale,
Tél. Zone 5-259, Lévis, P. Q.

FOURRURES ET CHAPEAUX (GROS ET DÉTAIL) :
Charlebois Hat Inc., 708 ouest, Notre-Dame, Tél. MA. 5029, Mtl.

FOURRURES :
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec, P. Q.
Desjardins, Chas. et cie, 1170, St-Denis, Tél. BE. 3711, Montréal
Turcotte, N.-Geo., 201, boul. Charest, Tél. 4-1459, Québec, P. Q.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

FOURRURES, HAUTE QUALITÉ, RÉPARATION, VOÛTE :
Nadeau, J.-O., 160, Côte d'Abraham, Tél. 2-6429, Québec, P. Q.
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec

FRUITS ET LÉGUMES :
Quebec Fruit & Fish Ltd.,
116, Dalhousie, Tél. 2-3833, Québec, P. Q.

GARAGE — RÉPARATIONS GÉNÉRALES :
Beaulieu & Filion Enrg., 207, Ste-Hélène, Tél. 2-2256, Québec
Tél. 2-8777, Québec, P. Q.
Garage Paradis Enrg., 78, D'Aiguillon, Tél. 2-8777, Québec P. Q.

GARAGISTES :
Fradette, Amédée, 45, Franklin, Tél. 3-2828 .... Québec, P. Q.
Garage Cloutier, 93, boul. Langelier, Tél. 9034 .... Québec, P. Q.
Garage Thibeault, 141, Commerciale, Tél. Z-5872, Lévis, P. Q.

GRAINS, FOIN, FERRONNERIE, PEINTURE, ETC. :
Corriveau, A., 1742, Chemin St-Louis, Tél. 4-3933, Québec, P. Q.

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :
Avard, Tancrède Ltée, 36, Anderson, Tél. 2-4028, Québec, P. Q.
Larochelle & Fils, Inc., 65, St-Roch, Tél. 5-7494 .... Québec, P. Q.

HOBBS GLASS LTD. (VITRES ET PEINTURE) :
Hobbs Glass Ltd., 90, Côte de la Montagne, Tél. 2-1538, Québec

HÔTELS :
Château Champlain, 401, St-Paul, Tél. 2-2061 .... Québec, P. Q.
Hôtel Kennebec 115, Commerciale, Tél. 12 .... Lévis, P. Q.
Hôtel Louis XIV Ltée, 3, Place Royale, Tél. 2-0228 .... Québec
Hôtel Montcalm, Inc., 161, St-Jean, Tél. 2-1287, Québec, P. Q.
Hôtel St-Roch, 230, St-Joseph, Tél. 2-3921 .... Québec, P. Q.

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPORTATEURS D'ARTICLES DE FUMEURS ET DE PÊCHE EN GÉNÉRAL :
Thomassin, Jos., 179, boul. Charest, Tél. 4-4441 .... Québec, P. Q.

IMPRIMEURS
Médéric Parent, 50½, St-François, Tél. 3-1252, Québec, P. Q.

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

INGÉNIEUR CONSTRUCTEUR :
Komo Construction Ltée,
1500, St-Vallier, Tél. 2-6839, Québec, P. Q.

INGÉNIEURS-CONSEILS :
Demers, Georges, 126, St-Pierre, Tél. 3-6736 .... Québec, P. Q.
Hallé, Jules, 189, St-Jean, Tél. 2-1178 .... Québec, P. Q.
Langlais, Zachée, 105, Côte de la Montagne,
Tél. 3-6661, Québec, P. Q.

INSTITUTRICE :
Sturton, Mlle Ethel, 93, Crémazie, Tél. 5-9571 .... Québec, P. Q.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE :
Brodrigue, Wilfrid, 37, Ch. Ste-Foy, Tél. 5-6888, Québec, P. Q.

ISOLATION — LAINE MINÉRALE :
Bouchard & Robitaille Enrg., 149, d'Argenson, Tél. 5-8798, Qué.

JARDINIER FLEURISTE :
Bardou, A. F., Chemin St-Louis, Tél. 4-1355 .... Québec, P. Q.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :
Fabricant des « Antalgines» contre les maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
La Laiterie Frontenac Ltée,
142, de l'Eglise, Tél. 7175, Québec, P. Q.
Laiterie Arctic Ltée, 75, du Sacré-Cœur, Tél. 5-7101 .... Québec
Laiterie Citadel Inc., 80, Maufils, Tél. 4-1675 .... Québec, P. Q.

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :
5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 6765 .... Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... Ottawa, Ont.

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :
Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630, Québec, P. Q.

LIBRAIRES :
Granger Frères Ltée, 56 ouest N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

LINGERIE :
Chabot, Mme L., 376, St-Jean, Tél. 3-6055 .... Québec, P. Q.

LINGERIE POUR DAMES :
Cybèle Enrg., 249, St-Jean, Tél. 3-8042 .... Québec, P. Q.

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :
Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MACHINERIE MODERNE :
Machinerie Moderne Ltée, 120, 4e rue ouest, Tél. 4-4309, Québec

MAGASINS À RAYON :
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec, P. Q.
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal
Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,
85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 .... Québec

MANUFACTURIER DE BISCUITS :
Les Biscuits Dion Inc., 700, 2e rue, Tél. 4-4191, Québec, P. Q.

MANUFACTURE DE CHAUSSURES :
Samson, J. E. Inc., 469, St-Vallier, Tél. 5-8765 .... Québec, P. Q.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MANUFACTURES DE VINAIGRE :
The Lion Vinegar Co. Ltd.
74, Renaud, Tél. 4-1435, Québec, P. Q.

MARBRE, TERRAZZO, TUILE & CIMENT :
La Cie de Marbre & Tuile de Québec Ltée,
327, Dorchester, Tél. 2-6900, Québec, P. Q.

MARCHANDS DE BOIS :
Giguère, Albert, 109, Lavigueur, Tél. 4-1250 .... Québec, P. Q.

MARCHAND DE FER, ETC. :
Compagnie Chinic, 55, St-Pierre, Tél. 2-8293 .... Québec, P. Q.

MARCHANDS DE FOURRURES :
Emond, Chs-N. Enrg., 85, des Commissaires,
Tél. 6741, Québec, P. Q.

MARCHAND DE FRUITS :
Vézina, Adélard & Fils Enrg., 71, St-André, Tél. 2-5258, Québec

MARCHANDS DE MEUBLES :
Cantin, J.-W., 446, St-Joseph, Tél. 8007 .... Québec, P. Q.

MARCHAND DE TABAC :
Gagnon, Henri, 56, Côte du Palais, Tél. 2-4285 .... Québec, P. Q.

MARCHANDS-TAILLEURS :
Lefebvre, Ph., 63, Buade, Tél. 3-1433 .... Québec, P. Q.
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 .... Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347, Québec, P. Q.

MATERNITÉ PRIVÉE :
Ouellette, Mme J. T., 10, d'Artigny, Tél. 2-1966, Québec, P. Q.

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Les Industries G.-I. Lachance Inc.,
263, St-Paul, Tél. 2-6403, Québec, P. Q.

MÉCANICIENS :
Després, Alfred, 66, St-André, Tél. 2-8419 .... Québec, P. Q.

MÉDECINS :
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 .... Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph .... Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 69, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec, P. Q.

MEMBRES ARTIFICIELS :
Duckett, J. A., 3651, Park Ave, Tél. HArbour 0630, Montréal

NÉGOCIANT EN GROS D'APPAREILS ÉLECTRIQUES :
Vandry Inc., 470, des Capucins, Tél. 2-5656 .... Québec, P. Q.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

NÉGOCIANTS EN GROS (ÉPICERIES, FARINE, GRAINS) :
Bégin, Noël Inc., 94, Commerciale, Tél. Lévis, 175, Québec 5-9686

NÉGOCIANTS EN GROS — JOBBERS :
Bourget & Léveillé, 59, Commerciale, Tél. Zone 5-216 .... Lévis

NETTOYEURS, BUANDERIE :
Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 .... Québec, P. Q.

NOTAIRES :
Baillargeon & Baillargeon,
38, des Jardins, Tél. 2-1390, Québec, P. Q.
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal

NOTAIRES & ASSURANCES :
Roy & Roy, Tél. Zone 5032 .... Lauzon, P. Q.

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :
Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :
Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.
Mignault, J.-Ed. & René Beauséjour,
52, St-Jean, Tél. 2-1803, Québec, P. Q.

PAPIER ASPHALT — MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Bishop Asphalt Papers Ltd., 162, St-Paul,
Tél. 2-3581 — 2-6193, Québec, P. Q.

PHARMACIENS :

Frenette, Arthur, 1501, de la Canardière, Tél. 3-6009, Québec
Guertin, Paul, 1400, 4e avenue, Tél. 3-7567 .... Québec, P. Q.
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.
Pharmacie Canadienne, 1661 ouest, N.-Dame, Tél. WI. 1771, Mtl.
Pharmacie Roy Enrg., 121, Royale, Tél. 2-3736, Giffard, P. Q.

PHARMACIENS EN GROS :
Ontario Medical Supply, 139, Queen, Tél. 2-5309, Ottawa, Ont.
Gérant : J.-André Gaulin, Dist. pour Casgrain & Charbonneau

PLACAGE INDUSTRIEL, CHROME, NICKEL, OR, ARGENT :
Garand & Thibault Enrg., 7, D'Argenson, Tél. 5-9232, Québec

PLOMBIERS :

Asselin, J. A., 37, Hermine, Tél. 5-9670 .... Québec, P. Q.
Morin, L.-P., 31, Sault-aux-Matelots, Tél. 4-3617, Québec, P. Q.
Rouillard, J. E. Enrg., 465, St-Jean, Tél. 5-7941, Québec, P. Q.
Turcotte et Létourneau, 270, du Roi, Tél. 5-9198, Québec, P. Q.

PLOMBERIE — AIR CLIMATISÉ :
Mobec Ltée, 466, St-Vallier, Tél. 2-1297 .... Québec, P. Q.

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :
Dorion, Jules Ltée, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916, Québec, P. Q.
Morin, J.-B. & Cie Ltée, 18, Champlain, Tél. 2-5548 .... Québec

PNEUS :
Michaud Tire Service Ltée,
207, de la Couronne, Tél. 3-3901, Québec, P. Q.

PRODUITS DE SALON DE BEAUTÉ :
Lemieux Beauty Products, 16, rue de l'Eglise,
Tél. 3-6320, Québec, P. Q.
M. A. Lemieux, résidence, Tél. 2-3073, Québec, P. Q.

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec, P. Q.

PROVISIONS EN GROS :
Turgeon, Jos., 189, Commerciale, Tél. 177 .... Lévis, P. Q.

PROVISIONS GÉNÉRALES POUR BATEAUX :
Quebec Ship Riggers & Sail Makers, Reg'd.,
17, Sault-au-Matelot, Tél. 3-6717, Québec, P. Q.

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :
Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :
Cantin & Fils Ltée, 555, St-Vallier, Tél. 5-7123, Québec, P. Q.
Giroux & Frère Enrg., 370, St-Jean, Tél. 2-8337, Québec, P. Q.
Gravel, Ludger & Fils Ltée, 7905, boul. St-Laurent,
Tél. VE. 2581, Montréal
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Québec
Rhéaume, Paul, 111, Royale, Tél. 3-6484 .... Giffard, P. Q.

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :
Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec, P. Q.
Lajeunesse, Gaud. Enrg., 721, St-Vallier, Tél. 2-6473, Québec
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIE ET FERRONNERIE :
Terreau Racine Ltée, 196-220, St-Paul, Tél. 2-2711 .... Québec

RADIO TECHNICIEN — HAUT-PARLEURS :
Gagnon, Jean-Paul, 960, 1ère avenue, Tél. 2-1735, Québec, P. Q.

RÉFRIGÉRATEURS :
Brindamour, W., 57, Ste-Marguerite, Tél. 3-2449, Québec, P. Q.
Brousseau, Albert, 3, des Bains, Tél. 3-2503 .... Québec, P. Q.

REMBOURRAGE DE MEUBLES DE TOUS GENRES :
Michaud, Jos., 92, d'Aiguillon, Tél. 2-8497 .... Québec, P. Q.

RÉPARATION DE MEUBLES, PORTES & CHÂSSIS :
Ledoux, Arthur, 13½, Ste-Hélène, Tél. 3-5404 .... Québec, P. Q.

RÉPARATION DE RESSORTS D'AUTOS :
Léon Drolet & Fils, Enrg., 12-14, rue Caron, Tél. 3-0979, Québec

RESSORTS D'AUTOS ET CAMIONS :
Drolet, Léon & Fils, Enrg., 12-14, rue Caron, Tél. 3-0979, Qué.

RESTAURATEUR :
Bourget, Rosaire, 129, Commerciale, Tél. 577-J .... Lévis, P. Q.

RESTAURANTS :
Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097 .... Montréal

RESSORTS — POUR AUTOS & CAMIONS :
Blondeau, Alphonse, 500, 1ère avenue, Tél. 4-1209, Québec, P. Q.

SALON DE BEAUTÉ :
Salon Mario, 27¼, Morin, Tél. 3-0593 .... Québec, P. Q.

SAVON :
La Savonnerie Bourbeau Enrg.,
345, Dorchester, Tél. 4-2960, Québec, P. Q.

SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC. :
Beaulieu, L. P., 15, boul. Roosevelt-Churchill, Tél. 4-4924, Qué.

STORES VÉNITIENS :
Méthot, Raoul, 213, 5e rue, Tél. 2-6174 .... Québec, P. Q.

SYNDIC LICENCIÉ :
LaRochelle, Victor, 111, Côte de la Montagne, Tél. 3-7258, Qué.

TANNERIE :
Tannerie Daigle Ltée, 7, Lee, Tél. 5-7523 .... Québec, P. Q.

TAXIS :
Taxis Maguire Enrg., 1463, Maguire, Tél. 3-1474, Sillery, Qué.

TERRA COTTA :
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TERRAZZO MOSAÏQUE & TUILE :
Terrazzo Mosaïque & Tuile, 25, av. St-Sacrement,
Tél. 3-1071, Québec, P. Q.

TRANSPORTS :
La Traverse de Lévis, Ltée, Marché Champlain,
Tél. 2-5182, Québec, P. Q.
St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe
Transport R. Dumas Enrg., 250, Ste-Hélène,
Tél. 3-3824, Québec, P. Q.

VALEURS DE PLACEMENT :
Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec, P. Q.
Société Générale de Finance, Inc.,
57 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5168, Montréal

VITRES ET PEINTURE :
Franklin Glass & Paint Co.,
305, St-François, Tél. 2-4982, Québec, P. Q.

VIANDES EN GROS :
Marché de Québec Enrg., 342, 1ère rue, Tél. 2-2016, Québec, P. Q.

CIERGES — CHANDELLES — BOUGIES

Nos produits priment par leur qualité, leur fini et leur apparence. Ils incarnent la réputation et la confiance dont jouit notre maison depuis plus d'un demi-siècle.

F. BAILLARGEON LIMITÉE

SAINT-CONSTANT, Co. LAPRAIRIE, P. Q. — MONTRÉAL, 51, NOTRE-DAME O.

Tél. : 5-8216 — Diplômé General Motors

J.S. Ruelland
CARROSSIER

Réparations d'Automobiles et de Rembourage Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.

Spécialité:— Peinturage Duco Dupont Vitrage des Chars Mécanique.

2, Christophe Colomb, Québec, P.Q.

HOMMAGES DE
M. J. O'BRIEN
Spécialités pour Bâtisses et Constructions
Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.
Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.
Tél. 5992 — 13, rue d'Aiguillon — Québec, P. Q.

TÉL. 4-2473
LA CIE HUBERT MOISAN
ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC
DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
297, RUE ST-JOSEPH — QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU (TÉL. 3-3776) — EDMOND SYLVAIN (TÉL. 9898)
MATHIEU & SYLVAIN
ENTREPRENEURS
44, STE-URSULE, QUÉBEC, P. Q. — TÉL. 2-2240

CHARLAND ET BERNARD Ltée
Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux
Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile
Fabrication de réservoirs
Angle 1ère Avenue et 4ème Rue — Tél. 4-2772 — Québec

FAVORITE SMALLWARES, LTD.
P.-M. LACOMBE, Président
Bibelots, nouveautés, articles de toilette et de beauté.
PRODUITS ALIMENTAIRES
101, Av. des Oblats, — Tél. 7584 — Québec, P. Q.

Tél. : 6325
MANUFACTURIERS DE TUYAUX EN CIMENT
TUYAUX VIBRÉS ENRG.
370, Dorchester — Québec, P. Q.

2-2656
SERVICE JOUR ET NUIT — SERVICE D'AMBULANCE

Adélard & Gustave Lépine
INCORPORÉ
DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
SALONS MORTUAIRES MODERNES
•
42, CHEMIN SAINTE-FOY
VIS-À-VIS DES ÉRABLES — QUÉBEC

HOMMAGES DE
O. PICARD & FILS
INCORPORÉE
7, RUE SIMARD, QUÉBEC
EUGÈNE BARRY, PRÉSIDENT

La Buanderie Lévis Ltée
10, RUE DE COURCELLES, QUÉBEC
TÉL. : 4-4603
EMPLOYEZ NOTRE PROCÉDÉ D R A X
À L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DES TACHES

DESSIN
CLICHÉS
ELECTROS

La Photogravure Artistique enr.
12 RUE ARAGO, QUÉBEC. Tél 4-2438

PHOTOS
RETOUCHE
FLANS

Sommaire

Septembre 1949

JACQUES-THOMAS RACETTE : *Porte du ciel*

Un étudiant du collège Sainte-Marie évoque la mémoire d'un disparu en des accents qui nous rapprochent de Baudelaire.

ROBERT ELIE : *Au delà du Refus II*

On y trouve la foi, l'espérance et l'amour puis une invitation à M. Borduas à franchir les frontières de son *Refus*.

ALBERT VINCENT : *L'abbé Godin*

Ouvrier en salopette mais toujours apôtre du Christ, un prêtre s'aventure dans la banlieue rouge de Paris...

BENOÎT LACROIX, O. P. : *Avons-nous des historiens ?*

Un riche bilan d'activités historiques et de promesses au Canada — 1940-1948.

FRANÇOIS-ALBERT ANGERS : *Sciences économiques et Catholicisme.*

Pour avoir écrit dans cette Revue *L'économiste devant les encycliques sociales*, M. Marcel Clément reçoit de M. Angers une réponse qui ne peut qu'aider à résoudre un conflit.

ALBERT SAINT-PIERRE, O. P. : *Réminiscences*

Dans les *souvenirs du jeune âge* que représentent les années 1914-1918 ?

Le sens des faits

PIERRE GEORGE : « Syndicalisme et politique ».
LA DIRECTION : « Le R. P. François-Marie Drouin, O. P. ».
X. : « La mort de Maurice Blondel ».
A. L. : « Hôpital Sainte-Justine ».

L'esprit des livres

Chanoine AUG. CROEGAERT : « Les rites et les prières du Saint Sacrifice de la Messe » *(P.-E. L.)*.
EMILE GEORGES, C. J. M. : « Saint Jean Eudes, modèle de vie mariale » *(Elie Goulet)*.
CERVANTES : « Don Quichotte » *(A. L.)*.
P.-H. BARNABÉ, O. M. I. : « Un siècle de Miséricorde » *(André Tilly)*.
LÉON GÉRIN : « Le type économique et social des Canadiens » *(N. Leblanc)*.
MICHEL KORIAKOFF : « Je me mets hors la loi » *(André Tilly)*.
F.-A. ANGERS : « Initiation à l'économie politique » *(N. Leblanc)*.
SÉRAPHIN MARION : « La querelle des humanistes canadiens au XIXe siècle » *(A. B.)*.
JEAN SIMARD : « Hôtel de la Reine » *(André Tilly)*.
Colonel C. P. STACEY : « L'armée canadienne, 1939-1945 » *(A. L.)*.

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Volume LV | Tome II | Septembre 1949

Porte du ciel

A la mémoire d'un jeune

Il a passé comme l'onde qui l'a emporté.
Mais l'onde qui l'emporta repassera encore,
Tandis que lui n'a juste duré qu'une aurore
Ne sera plus dans le temps menteur qu'un noir noyé.

Il était la sève coulant cachée sous l'écorce
Qui n'a pas vu, hélas, l'écorce qu'il nourrissait
Puisqu'elle étouffa, oh ! l'ingrate, ce trop précoce,
Sur le point de demander à la vie son secret.

Nature, en le tuant tu commis un sacrilège :
Le deuil, comme une larme détachée du remords,
Pendra sur tes paysages comme un sortilège
Pour t'accuser de l'index au nom de tous tes morts.

Détachez-nous, Seigneur, des liens qui nous unissaient
Afin de nous détacher des liens de la Révolte !
Ah ! rendez-nous, face à la foi, son rythme concret
Afin que nous marchions serrés sur sa tombe morte !

— II —

Le monde que j'avais laissé flotte sous mes pieds ;
Et je n'ai jamais tant dominé un si grand vide,
Et je cherche en vain un point d'appui pour m'envoler
De ce plateau creux où j'étais reçu d'un suicide.

En quittant d'un seul coup les cinq continents songeurs,
Je vous quitte mes sens en répétant vos services.
Voici qu'il faut déjà lever le camp, tards veilleurs,
Car c'est maintenant ailleurs qu'il faut remplir office :

Adieu mes sens pourvu que vous me reveniez ;
Vous m'avez longtemps dupé de la terre et des nôtres ;
J'ai beau tous vous passer en revue et vous compter,
Pas un n'a manqué au devoir de mentir à l'autre.

On a toujours vécu assez longtemps pour partir,
La vie assez longtemps a eu son mot pour tout dire
Ce qu'elle avait partout d'ennuyeux à définir.
— Je m'émeus de penser au bruit d'anges qui m'attire.

Jacques-Thomas Racette

Au delà du refus[1]

(suite)

Au milieu de justes intuitions qui révèlent une pensée généreuse, une petite phrase de « REFUS GLOBAL » m'arrête parce qu'elle me semble indiquer une tendance qui m'inquiète : « Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes », qui m'inquiète, on le verra, non pas parce qu'elle élargit l'horizon, mais parce qu'elle lui reconnaît une limite. Le chrétien, par sa foi même, n'accorde aux frontières qu'une existence provisoire et même artificielle : les plus nécessaires, celles-là mêmes qu'il lui est interdit de franchir, n'existent que parce qu'il y a eu péché et que sa volonté n'est plus assurée ; elles ne marquent pas la limite du réel et ne peuvent arrêter sa marche vers la vérité et le plein développement de ses dons. Ce ne sont pas des lignes creusées dans le réel, pas plus que le sol ne porte la marque de ce trait qui sépare les pays sur nos cartes de géographie. Elles ne valent que pour l'homme sans rien changer à la réalité, mais elles se justifient parce que l'homme peut se détourner du réel. S'il les franchit, ce ne sera pas pour vivre plus intensément, mais pour s'abandonner au néant. Il ne suffit pas de marcher pour se rapprocher du but, mais encore faut-il connaître son chemin ; il ne suffit pas de peindre pour atteindre le réel et l'on peut fort bien couvrir une toile de couleurs et de figures sans qu'elle prenne forme ; et l'on peut exister sans vivre vraiment selon les exigences et les dons de sa nature.

Le néant menace l'homme, menace chacun de ses gestes. Le péché, pour le chrétien, n'est que l'abandon au néant et la loi (les frontières) n'a d'autre but que de le mettre en garde contre les illusions qui le font se détourner du réel et se trahir lui-même. La loi limite si peu le champ d'action de l'homme que saint Paul nous invite à la dépasser, non pas à la transgresser, c'est-à-dire à brûler en nous par l'amour ce pouvoir de reniement, cet égoïsme profond, qui peut nous faire perdre notre vie,

1. Cf. *Revue Dominicaine*, juillet-août 1949, page 5.

notre vie qui est éternelle (ce n'est pas un cliché). D'ailleurs, il suffit de lire l'Evangile pour voir que la morale chrétienne nous propose moins de choisir entre le bien et le mal qu'entre le bon et le meilleur. Elle entraîne l'homme sur la voie de l'être où il a chance de devenir ce qu'il est et de connaître une liberté que l'on ne peut soupçonner aussi longtemps que le mal nous domine et que l'ascèse n'a pas détruit le vieil homme.

Le chrétien, même s'il n'a appris que son catéchisme, sait qu'il est promis à une destinée éternelle, qu'il habite déjà l'infini, que, tout infirme qu'il soit, il lui suffit de ne pas transgresser la loi, en y mettant un peu d'amour, mais il n'y réussirait pas autrement, pour rejoindre Dieu et commencer déjà à vivre d'une vie sans limites.

Que toutes les frontières ne soient pas légitimes, certes, nous le reconnaissons, et même que certains chrétiens, et tous à un moment où l'autre de leur vie, soient pris de vertige devant l'infini et cherchent plutôt à borner la réalité qu'à s'avancer hardiment sur une voie sans limite. On connaît l'angoisse de Pascal et aucun saint n'a honte d'avouer qu'il ne saurait soutenir bien longtemps la terrifiante vision de sa destinée sans le secours de la grâce. On ne peut même s'étonner que la plupart s'organisent une « petite vie » et s'emploient à se distraire avec une pitoyable application.

« Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes ». Je sais qu'il faut donner au mot rêve le sens le plus élevé qu'il puisse soutenir, celui d'une appréhension obscure, mais non pas illusoire, de grandes et authentiques réalités. Ce sont les frontières de nos désirs, de nos espoirs, de notre amour... Mais s'il existe des frontières, non pas au sens de la loi chrétienne, mais au sens de limites du réel, le regard de l'homme n'est donc pas libre et, aussi loin qu'il portera, il se heurtera à un horizon bouché. Même s'il en a pour des siècles à explorer le monde visible et invisible, l'homme doit donc convenir qu'il habite un monde fini et que la science expliquera toutes ses visions et satisfera à tous ses désirs, et prouvera que le poète a tort de mettre son espoir dans l'irrationnel.

Ne pourrait-on pas répondre : heureux les hommes qui connaîtront

ce jour ; il leur suffira de vivre pour bien vivre, pour aller d'un coup à la limite des exigences de leur nature et s'y maintenir ? Mais je ne serais pas convaincu : je ne crois pas que l'homme puisse suffire à l'homme, qu'il ne se sente pas à l'étroit dans un monde fermé, aussi magnifique soit-il, et qu'il se contentera jamais de moins que d'une vie divine. Je crois que la poésie nous rend cet inestimable service de nous permettre d'aller déjà à la limite de la voie humaine, de connaître le plus haut bonheur humain et de faire l'expérience humaine la plus enivrante. L'Eglise bénit ces joies, si tous les catholiques ne les accueillent pas sans méfiance, et je ne doute pas qu'elles élargissent l'horizon de notre vie, mais elles ne me suffisent pas et elles ne font qu'aviver mon désir du divin. Et ce désir ne gâte pas ma joie, ou, plutôt, ne devrait pas gâter la joie que me procure cette contemplation naturelle, ni diminuer l'enchantement du réel que le poète nous révèle, si seulement je ne devais pas craindre le néant, si seulement j'avais dépassé la loi. Mais, s'il vient de là quelque gêne, personne d'autre que moi-même n'est à blâmer, certainement pas ceux qui m'exhortent à une fidélité entière envers la vie, à ne jamais prendre sans examen mes désirs pour des réalités, et qui m'indiquent des moyens de salut.

Ces joies de l'art, ces bonheurs naturels, aussi purs et légitimes soient-ils, ne se goûtent que dans le silence et dans la solitude. Mais Borduas sait mieux qu'un autre qu'on ne peut vivre seul et qu'il arrive un moment où il faut chercher à rejoindre les autres, même contre tout espoir. C'est le cri d'amour d'Arthaud, quelques mois avant de mourir, un amour qui semble sur le point d'abdiquer tout orgueil et qui se fait parfois humble et très pauvre, et d'autant plus émouvant. Je suis étonné de retrouver le même accent dans les confessions d'un autre solitaire farouche qui vient de mourir, Suarès. C'est à l'Evangile qu'ils me ramènent souvent et leurs blasphèmes ne forment à mes yeux que la partie morte et absolument vaine de leurs aveux. Leur amour retient toute mon attention et ce n'est que dans le Christ qu'il aurait pu s'épanouir et se

reposer. Il suffit qu'il se tourne vers le monde pour qu'il se change en haine.

Cette joie de l'art nous comble un instant, mais elle ne peut remplir toute notre vie. Notre amour a d'autres exigences. L'œuvre la plus lumineuse, et vraiment immortelle, ne dispense de vivre ni celui qui la fait ni celui qui la goûte. Le problème ne se résout jamais d'un coup et c'est à chaque moment que se joue toute notre destinée, à celui qui apporte le chef-d'œuvre, comme à celui qui apporte le sommeil. Pour assumer complètement notre vie et donner à chaque instant une valeur éternelle, et créer l'harmonie totale et permanente qui surélève toute la création sans la modifier d'aucune manière, l'art ne suffit pas. Ses visions de beauté jettent une lumière précieuse sur le monde et notre vie, mais elles ne les purifient d'aucune façon. Le cri de Hamlet nous révèle la profondeur de la douleur, mais il ne nous en délivre pas. Le langage des formes colorées que les grands peintres nous enseignent, élargit notre regard, mais l'harmonie qu'il nous découvre n'assure pas l'harmonie de tous les gestes qu'il nous faut faire à longueur de journée. Les grandes œuvres d'art, comme celles de la philosophie, sont de sûres conquêtes de l'intelligence, mais pour vivre sa vie sans en perdre un seul moment, il faut s'engager sans espoir de retour dans un mystère qui dépasse l'intelligence. C'est « la vie la nuit », et, pour reprendre un mot de Hamlet, il y a dans l'amour d'un homme et d'une femme, dans la présence de l'enfant au cœur de cet amour, dans le moindre regard que peuvent échanger ces êtres, aussi démunis soient-ils, plus de grandeur et de beauté que la philosophie et l'art ne peuvent exprimer, bien que l'homme n'en aurait jamais connu le prix sans eux.

La réponse de l'Eglise

Toucher à la vie, c'est poser la question de foi ; entrer dans sa nuit, c'est consentir à se dépouiller et la charité est le seul amour qui tienne. Quand même l'Eglise ne ferait que poser la question de foi dans un monde qui ne dépasse jamais le politique, qui ne montre même pas de

grandeur dans la politique, cela justifierait notre attachement. Mais il y a plus, car elle maintient la flamme de la charité ; à aucune période de son histoire, les témoins n'ont manqué et c'est en elle que peuvent encore se rencontrer la justice et la miséricorde. Pour découvrir son vrai visage, il faut dépasser les apparences, comme pour rejoindre la vie. Aujourd'hui encore, les saints prient rarement sur la place publique, et les martyrs se font égorger dans des espaces clos, et l'anonymat est l'arme la plus efficace de la police. Qui a tué ? Qui était innocent, pur et saint parmi ces victimes des camps de concentration ? Personne ne sait et les procès de Nuremberg font bâiller les survivants. Peu importe, la question demeure et il y a des hommes qui y répondent en donnant leur vie. Que beaucoup de chrétiens, et de très considérables, évitent prudemment la question de foi, ou ne la posent à demi, qu'ils réduisent la charité à l'aumône, sacrifient la contemplation aux bonnes œuvres et se préoccupent tant des moyens qu'ils en oublient la fin ; que notre propre lâcheté scandalise les incroyants, c'est un mal profond et nous n'avons pas à chercher des excuses. Mais que l'incroyant comprenne à son tour que cette question de foi et les exigences de la charité pèsent lourdement à des épaules humaines et qu'il serait peut-être injuste de s'arrêter à la faiblesse du messager, qui nous arrive sale et boiteux, et d'en oublier son message.

Comment répondre à cette question autrement que par le don de soi-même, en acceptant même de renoncer aux fruits de l'amour et à la lumière de l'intelligence ? Comment retrouver la réalité et, surtout, comment rejoindre son prochain, autrement que par la charité, puisque revenir à soi-même, que ce soit pour posséder par l'intelligence et de la plus immatérielle façon, nous isole avec notre bien que l'on ne peut partager à tous, et réduit la réalité à la mesure de notre intelligence, plutôt que de nous ouvrir à son mystère infini. La pensée la plus généreuse et l'harmonie la plus large ne peuvent rendre compte de toute la réalité, ni l'embrasser complètement de façon à satisfaire tous nos désirs. Les mots et les couleurs nous trahissent, s'ils ne nous invitent pas à nous dépasser dans le silence ; plus profondément, notre main, notre cœur

et notre intelligence nous manquent au dernier moment, et nous restons sur notre faim, quittes à recommencer, ou, plutôt, notre faim s'accroît, et c'est là un inappréciable service que l'art nous rend. La vie invite l'intelligence à l'humilité et nous ne pouvons que nous méfier des moralistes, même chrétiens, car leurs plus belles raisons seront toujours déficientes par quelque côté et la réalité échappera à leurs jugements.

Au « Refus Global » s'oppose, plutôt que ne correspond, le renoncement complet que l'Eglise nous propose : ne rien renier, mais être prêt à tout abandonner ; tout accueillir, mais, s'il le faut, ne rien retenir, et si l'esprit a des exigences qui blessent la chair, s'il y a la croix, ce n'est pas pour détruire la chair, mais pour sauver l'esprit, l'essentiel, et tout le reste nous sera donné par surcroît. S'il faut perdre sa vie, ce sera toujours pour la sauver, puisque s'abandonner à Dieu, c'est retrouver la réalité même. A « la foi en l'avenir, en la collectivité future », dont l'objet est bien vague et qui ne s'appuie que sur la raison (ce qui est irrationnel aujourd'hui, peut devenir rationnel demain, dit Borduas), s'oppose, plutôt que ne correspond, la foi du chrétien qui est actuelle, qui ne connaît ni passé ni avenir, qui est la foi en la vie, en la vie éternellement présente, qui n'a pas à lui chercher de raisons ni à demander à l'avenir la justification du moment présent. La promesse d'une récompense éternelle soutient la foi du chrétien sans en être la condition ; pour s'élever au sommet de la vie contemplative, il doit traverser une nuit complète, et c'est là la voie normale du salut, disent beaucoup de théologiens.

Cette foi totale peut seule sauver tous les moments de notre vie, conserver à chacun une valeur infinie ; celle qui se réduit à un espoir, même généreux, ne nous permet encore que de tuer le temps. Mais quel amour ne suppose-t-elle pas et quelle plénitude chez l'homme qui vit à cette hauteur. Lui seul peut répondre présent, car il ne demande rien au passé et n'attend rien de demain pour aimer et pour vivre ; lui seul subsiste dans l'écoulement du temps, dans l'écroulement de tout. C'est la foi même de l'Eglise et, par là même, elle dépasse la civilisation et les sociétés qu'elle a soutenues et qui se disent, toujours abusivement, chré-

tiennes. Son royaume est ailleurs et leur disparition ne peut l'atteindre dans ses fondements, même si elle est suivie de siècles de terreur.

Borduas pose la question de foi, mais il me semble hésiter ici. Un généreux amour l'anime, et les risques qu'il accepte, et les libertés qu'il prend avec le monde, indiquent assez qu'il ne se nourrit pas uniquement d'un vague espoir en une collectivité future, quelque paradis retrouvé. Une telle passion doit trouver dans le présent un champ infini, autrement elle s'exaspère ou s'éteint. Qu'elle s'affirme avec vigueur, et par là même gêne certaines entreprises douteuses ou dénonce la part de mensonge dans la plupart de nos entreprises, voilà qui est parfaitement sain, mais si le réel lui échappe, elle ne peut que conduire au suicide ou, mieux, au courageux mais funeste abandon à l'absurde des premiers terroristes russes (que le glaive de la charité avait atteint, nous pouvons le croire contre eux-mêmes, et leur mort manifestait souvent avec éclat une lumière que trop de chrétiens cachent sous le boisseau).

C'est une faim dévorante que rien d'humain ne peut combler et qui détruirait tout si elle ne trouvait pas d'autre aliment. Je suis convaincu que la question que Borduas veut poser nous entraîne au delà du politique, mais il ne l'admet pas. Il espère encore élargir les cadres de la société à la mesure de son désir et il exige d'elle plus qu'elle ne peut donner. Il la condamnera injustement, même s'il a mille fois raison dans le détail, parce qu'elle ne peut répondre à une question qui la dépasse. Il faut le reconnaître : la vie déborde les frontières que l'homme veut bien lui imposer pour sa commodité.

Dépasser pour sauver

Est-ce à dire qu'il faut se désintéresser de ce qui se produit à l'intérieur de ces frontières, du sort de la société et de la civilisation ? Bien au contraire, et l'Eglise n'a jamais oublié que l'homme se compose d'un corps et d'une âme et la moindre manifestation de vie prend à ses yeux une valeur infinie, d'où l'importance qu'elle accorde aux œuvres de miséricorde. Certes, la société ne saurait contenir toute la vie ni nous offrir

de solutions absolues, mais elle touche à la vie et cela suffit à nous convaincre de son importance. S'il faut la dépasser pour accomplir notre destinée, il n'en reste pas moins que toute voie la traverse, et, aussi haut que nous nous élevions, nous ne pouvons nous croire quittes envers elle sans subir le sort de ceux qui veulent faire l'ange.

Si le catholique se préoccupe parfois des moyens au point d'en oublier la fin, il peut aussi négliger des moyens nécessaires, parce qu'il croit connaître la fin de toutes choses, manquer des fins intermédiaires et s'égarer, oh ! avec les meilleures intentions, dans les voies du Seigneur. Il est facile de mépriser les pouvoirs de ce monde, mais, chose étonnante, ce sont les juges les plus sévères qui se montrent prêts à tous les accommodements jusqu'à faire passer la vérité par le mensonge et à admettre que tous les moyens sont bons parce qu'il n'y en a pas de purs. Et l'on verra encore le mensonge s'étaler dans des publications pieuses pour des raisons de « fine diplomatie », et de petits commerces assez peu honorables se poursuivre derrière l'autel. On oublie que la Vérité est venue sur terre et que c'est dans le monde que son sort se joue pour tous les hommes. Nos injustices sociales ne peuvent qu'en réduire le rayonnement et si nous restons indifférents à la misère de notre prochain, nous refusons de témoigner pour elle. Sans doute, même dans une société parfaite, il nous resterait à parcourir le long chemin du salut, mais là où le pain quotidien vient à manquer, le salut d'un grand nombre se trouve compromis Si les chrétiens viennent à perdre le sens de la justice et de la charité, les incroyants ne pourront voir dans le christianisme qu'un mythe dont la vertu est épuisée.

Le chrétien manquerait gravement à la justice et à la charité s'il se désintéressait des problèmes sociaux, mais il ne peut croire que la société se guérira d'elle-même. Il sait que la justice ne triomphera que si chacun des membres accomplit sans faiblesse sa destinée et s'engage sans se détourner dans une voie où le politique se trouvera dépassé. S'étonnera-t-on que le catholique ne puisse espérer le paradis sur terre, ni mettre tout son espoir dans des mesures purement politiques. Par contre, on

pourra se scandaliser de son indifférence à l'égard de problèmes qui concernent la destinée humaine.

A chacune des étapes de sa destinée, le catholique se heurte au même paradoxe. Le paradis est perdu, mais il ne peut renoncer à le retrouver. Il sait que la philosophie ne fait que le conduire au bord du mystère sans l'éclairer, mais il deviendra la proie des idoles s'il la méprise et refuse de satisfaire aux exigences de la raison ; « les merveilleux objets de l'activité poétique » ne peuvent le sauver, mais un peuple qui se désintéresse de l'art perd le sens de la grandeur de la destinée humaine.

Ce sont là autant de voies que le chrétien doit suivre, mais il sait qu'il ne lui servira de rien de s'y avancer s'il ne les dépasse pas. Peu importe que la philosophie et l'art nous fassent prendre conscience du mystère de l'être, si nous n'y pénétrons pas corps et âme, s'il ne s'agit que d'aventures de l'esprit dont nous revenons aussi démunis qu'auparavant et aussi isolés. Il reste à vivre et c'est au delà du domaine de l'intelligible qu'il nous faut nous avancer, c'est un acte de foi qui nous est alors demandé, le courage de quitter la lumière pour l'ombre, mais c'est le cœur gonflé d'amour que le chrétien fait ce dernier pas parce qu'il a senti une présence, parce qu'à la limite des voies humaines, au moment où il allait s'abandonner au désespoir ou au scepticisme, un appel a été perçu. C'est un consentement qui lui est arraché, et il ne peut s'en attribuer le mérite ni exiger de personne qu'il le suive. Tout au plus, peut-il démontrer que la voie est ouverte à tous.

L'espérance du chrétien

Je vois bien que Borduas a écrit « Refus Global » dans le seul espoir de déblayer le terrain et de s'avancer en toute liberté sur une voie où la beauté et l'amour auraient quelque chance de rencontrer la pureté. Il a voulu signifier un refus à toutes les sollicitations pour rejoindre aussitôt la réalité la plus vive et passer d'un coup du négatif au positif. Je crains qu'il n'en ait pas fini avec le monde des apparences — demi-vérités et demi-mensonges — et qu'il ait à opposer refus sur refus.

Je reconnais l'ardeur de son désir et la noblesse de son ambition, mais c'est un désir qui n'arrive pas à trouver son objet. A celui qui attend une réponse décisive, le chrétien dira que le désir doit se transformer en foi et l'amour en charité. Il sait bien qu'à ce point du dialogue la raison est impuissante, mais il voudra au moins indiquer les sources de son espérance.

La lutte pour la vie, telle qu'on l'entend d'ordinaire, n'engage pas le meilleur de nous-même. La victoire est assurée si l'on prend garde de ne pas sortir du domaine où elle se poursuit. Si la force nous manque, il nous restera toujours la ruse et, quand la fin justifie les moyens, personne n'est tout à fait dépourvu.

Cette lutte féroce aboutit toujours à une catastrophe. La société qui ne reconnaît pas ce qui la dépasse et qui se veut totalitaire, exaspère l'homme et court à sa perte. Elle veut tout soumettre à sa loi, mais il faut que l'homme sache faire prévaloir la sienne, la loi de la vie, son désir d'amour. La société se condamne elle-même si elle ne cherche qu'à accroître sa puissance, et c'est une illusion de la juger capable de combler l'homme. Tout au plus, peut-on lui demander de l'aider à franchir ses frontières.

L'homme a abdiqué et de là vient tout le mal. Ce qui importe, c'est de lui redonner le sens de sa grandeur, car il ne peut suffire de résoudre des problèmes de production et de consommation pour le sauver même socialement. L'homme doit affirmer sa grandeur et, s'il le faut, au détriment du progrès social. Il y va de sa liberté et de sa dignité qu'il préfère le régime de l'amour à celui de la technique, mais qu'il reconnaisse que l'amour a besoin, pour donner tous ses fruits, ou même pour subsister, d'un champ plus vaste que celui de la société.

Les chrétiens, bien souvent, chercheront à tout justifier par l'efficacité sociale et ils ont eu leur part dans la création du régime capitaliste. Mais si l'on met l'absolu dans un monde clos, l'amour et toutes ses œuvres, et l'homme même, n'ont plus de sens. Nietzsche cherche avec passion une issue, mais il hésite entre la volonté de puissance et le suicide.

Borduas ne se détourne pas des mystères de la vie, mais la question de foi qu'il pose ne nous fera pas avancer d'un pas, et même ne soulèvera-t-elle que des luttes sanglantes, si l'on n'admet pas, au moins à titre d'hypothèse, que le monde ne peut suffire à l'homme, que la raison ne pourra jamais rattraper la volonté, et que l'homme a besoin de se dépasser pour vivre pleinement. Bref, ce que l'homme peut donner à l'homme — la plus belle société du monde — ne peut combler son désir. Je préférerai toujours la plus humble société du monde parce qu'elle est moins exigeante et me laisse rechercher l'absolu sans me punir.

Qu'est cet absolu ? Le catholique dit Dieu, et il se réfère, ou veut se référer, à l'Evangile et aux plus purs témoignages des saints. Il sait qu'il ne peut imposer sa croyance à personne, mais qu'on ne l'accuse pas de trahison ou de lâcheté parce qu'il ne met pas l'absolu dans l'homme. D'ailleurs, si l'on tient compte de ses références, on verra qu'il s'agit d'un Dieu qui s'est fait homme et qui invite l'homme à ressembler à Dieu. Il me semble bien que le catholique ne sacrifie pas l'homme à l'absolu, même s'il place l'absolu au-dessus de lui, et il me semble que la dignité humaine est surabondamment sauvée.

L'homme sait mieux trahir l'homme que le Dieu du chrétien. En tous cas, il ne peut se vanter d'avoir épuisé l'amour de l'Evangile, ni se vanter d'avoir trouvé mieux. On connaît sa cruauté quand il s'abandonne à sa volonté de puissance, ou, encore, à son légitime désir de connaître s'il vient à mettre l'absolu dans la science. Si l'amour gêne ces entreprises glorieuses, eh ! bien, tant pis pour elles. Que l'on nous préserve d'un monde sans amour, ou, plus simplement, puisqu'on ne peut espérer vivre à cette hauteur, d'un monde sans pitié et sans pudeur. Au nom du progrès et de l'ordre, on en arrive à condamner la liberté et toute activité désintéressée.

Le désir qui anime Borduas, qui est un désir d'absolu, le fait dépasser d'un coup les frontières du raisonnable, les catégories sociales, les formules de la science. S'il vient à s'interroger, ni la société, ni la science, même parfaites dans leur ordre, ne peuvent lui répondre : de ce côté,

tout lui manque à la fois. Notre société mérite sans doute les plus graves reproches, mais ce serait lui faire trop d'honneur que de lui confier une telle inquiétude. Dois-je dire que la foi ne laisse pas le chrétien moins désemparé ? Mais il ne peut se plaindre, car, dans sa nuit, se manifeste une présence d'autant plus adorable qu'il est plus démuni. Le chrétien hésite à évoquer cette présence dans sa vie qui lui paraît misérable parce qu'il est comblé. A celui qui l'interroge, il ne peut répondre : j'ai trouvé, car ce n'est pas vrai. Tout lui a été donné et ce serait odieux de laisser croire que ce Dieu est à sa portée, un égal en somme, et que la Croix, l'Incarnation, la Rédemption n'ont rien d'étonnants et ne peuvent que combler d'aise le cœur et l'intelligence d'un homme bien né. Mais non, l'objet de son amour le rend ridicule et il ne peut en parler intelligemment. Il balbutie souvent, mais n'allons pas croire que sa conviction soit moins grande parce qu'il ne songe pas à s'en tirer par de belles formules qui ne peuvent satisfaire que ceux qui croient avoir trouvé. Les saints ont une autre façon de répondre et leur silence vide mieux la question. C'est bien le mot : ils comprennent tout et ils s'en remettent à Celui qui peut nous ravir, mais que nous ne pouvons pas saisir.

Robert Elie

L'abbé Godin

(1905-1944)

Un homme providentiel [1]

Il n'est personne à l'heure actuelle dans le monde chrétien qui ne connaisse la Mission de France ou la Mission de Paris. Ce sont des prêtres rattachés à la hiérarchie, mais d'une façon indépendante, quelque chose comme des corps francs ou des commandos d'attaque et qui se font parachuter en plein milieu ouvrier, dans un de ces saharas religieux que sont certaines provinces.

Dans la banlieue de Paris, ils sont ouvriers en salopette, ils vont à l'usine, déjeunent au bistrot, vivent dans une chambre du quartier, leur vie au grand jour, ils rendent service à tout le monde et par l'action, par l'exemple ils prêchent le Christ ouvrier. Ainsi petit à petit tombent les préventions, des amitiés se nouent, le levain est dans la pâte. A la campagne il leur arrive de coucher dans une grange, de dire la messe dans une église en ruines. Quand l'orage menace ils sont là pour rentrer la moisson, leur présence a contraint le paysan à réfléchir, et ainsi la bonne semence est jetée et le blé lève.

L'ouvrage *La France, pays de mission*, avait attiré l'attention sur le nom de l'abbé Godin. On le connaissait dans les milieux qui s'occupent de l'apostolat populaire, on savait de lui qu'il était un animateur et un entraîneur, et qu'il a disparu subitement il n'y a pas trois ans... mais qu'était donc au juste ce petit prêtre, sans titres et sans honneurs, original et distrait, d'une influence si profonde sur les jeunes de la banlieue rouge ? C'est pour mettre à sa place dans la galerie des saints cette nouvelle figure de bienheureux que le présent article est écrit.

Henri Godin est né le 13 avril 1905 à Audeux dans le Doubs, non loin par conséquent de la frontière suisse. La condition de sa famille est des plus modestes, et son père exerce la profession de greffier, mais

1. Par P. Glorieux. Paris, Bonne Presse, 1946. In-16 de 335 pages. 2 gravures hors texte.

les parents sont des chrétiens pratiquants. De bonne heure la vocation de l'enfant se dessine, il sera prêtre et en 1918 il entre au petit seminaire de Courtefontaine dans le Jura. Des maux de tête l'obligent à interrompre ses études et à vingt ans il s'engage comme commis dans une maison de commerce de Lons le Saunier. Maladie providentielle ! Jusque-là il était du peuple, il voulait en être et il le proclamait bien haut. Le voici désormais dans le monde du travail et il en connaîtra par expérience les fatigues, les souffrances et l'instabilité.

En 1926 il reprend ses études au grand séminaire de Montciel. Il est souvent malade, mais au registre humain il se manifeste comme merveilleusement doué. Plus tard, vers la fin de sa trop courte vie, on se rendra compte qu'il a tout lu, tout appris et qu'il n'a rien oublié. Naturellement il envisage la vie de curé de campagne. Sa mère et sa sœur viendront avec lui et ce sera dans l'intimité familiale un beau ministère paisible.

Mais non ! Le livre du P. Lhande sur la banlieue rouge, la détresse religieuse des petits et des humbles lui ouvrent les yeux. Il sera missionnaire, non pas chez les noirs de la forêt équatoriale ni chez les Esquimaux de la Baie d'Hudson, mais dans la jungle parisienne, chez les païens de Gennevilliers ou de Billancourt.

Pour réaliser sa vocation il entre en 1930 chez les Fils de la Charité. Les constitutions leur imposent une vie spécialement consacrée à l'évangélisation des pauvres. Il suit les cours de l'Institut Catholique de Paris comme il suivra plus tard ceux de l'Ecole des Missionnaires du Travail à Lille. Le dimanche et pendant les vacances, il s'initie aux œuvres multiples des paroisses ouvrières. Le 15 avril 1933, il est ordonné prêtre et immédiatement le jour même il part à Lourdes célébrer sa première messe. Toute sa vie il aura pour la T. S. Vierge une affection de fils qui s'exprime en paraboles délicieuses et en effusions jaillissantes. Elle est pour lui réellement « la maman ».

Ses supérieurs l'envoient comme vicaire à Saint-Vincent-de-Paul de Clichy, une paroisse où 80% des habitants sont d'authentiques prolé-

taires. La vie religieuse y est splendidement organisée et selon une expression empruntée aux mécanos de l'automobile « ça tourne rond ». Pourtant au bout d'un an, à l'expiration de ses vœux triennaux, il quitte Saint-Vincent-de-Paul et l'Institut des Fils de la Charité.

Caprice, découragement, instabilité ! Certains le penseront. Il n'en est rien. Saint Camille de Lellis et le Père de Foucauld ont eu de semblables embardées, mais derrière cette ligne en apparence brisée, il n'y a en fait que l'élan tout droit vers la vocation que Dieu lui impose, la pénétration évangélique des milieux ouvriers. Il lui semble que sa congrégation ne lui laisse pas suffisamment d'initiative, son vœu d'obéissance le gêne aux entournures, en certains cas la vie religieuse, les constitutions passent avant l'évangélisation, c'est un apostolat de conservation et non pas de conquête. Ce départ de l'abbé Godin a peut-être été pour ses confrères le coup de fouet qui réveille. Quelques-unes des paroisses confiées dans le diocèse de Paris aux Fils de la Charité se situent maintenant en tête de l'apostolat paroissial missionnaire. Partout en France on connaît l'abbé Michonneau et le beau travail qui se fait dans sa paroisse du Sacré-Cœur à Petit-Colombe.

L'abbé Godin se met alors à la disposition de l'abbé Guérin, aumônier général de la J. O. C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne). Lui-même nommé aumônier fédéral de la J. O. C. de Paris-Nord et de la J. O. C. F. (J. O. C. féminine) de Vincennes.

Ce que fut son ministère dans ce milieu si spécifiquement ouvrier, son livre *La France, pays de Mission*, le laisse entendre. Ceux-là seuls peuvent bien le comprendre qui ont pénétré les agglomérations de la banlieue, qui ont constaté la dureté du travail, les misères du chômage, le manque d'équilibre d'une condition que la moindre maladie ébranle l'ignorance et les tentations, mais aussi les générosités de ceux qui ont une fois compris que le Christ rédempteur les a aimés jusqu'à mourir pour eux.

Cette fois l'embourgeoisement paresseux n'est plus à craindre. Contacts, réunions, démarches se multiplient. Il faut accueillir les dirigeants.

penser avec eux leurs problèmes, répondre à leurs difficultés, arbitrer les différents ou réparer la casse, prospecter les paroisses, préparer récollections et retraites, suivre le mouvement, l'entretenir et quelquefois le précéder. Ajoutez à cela la correspondance, la continuelle mise au point et les améliorations qu'il convient d'apporter. Et quand malgré tout il faut entretenir une vie personnelle de travail et de piété, y ajouter les confessions et les directions dont le nombre ne cesse d'augmenter, journées et semaines deviennent par trop brèves.

Heureusement si le jour n'est pas assez long, il sera toujours possible de prendre sur le sommeil. Malgré ses occupations et parce qu'il travaille la nuit l'abbé Godin trouve le moyen de publier « ses garçons et ses filles » toute une bibliothèque jociste, son missel qui est un chef-d'œuvre : *Avec le Christ, avec l'Eglise, nous offrons notre messe, le soldat du Christ, la vie du Christ en nous, le levain dans la pâte, Jeunesse qui vit, Jeunesse qui s'épanouit. A la découverte de l'amour, le Christ dans la construction du foyer*, etc., etc.

La rencontre d'un Père Blanc, du Ruanda, a ouvert les yeux de l'abbé Godin sur les conditions d'un véritable apostolat en pays païen. Il y a en France près de huit millions d'infidèles, la hiérarchie catholique n'en ignore pas l'existence (Pie XI n'avait-il pas dénoncé que le grand scandale du XXe siècle, c'était l'apostasie des classes ouvrières). Il va, lui, en montrer l'ampleur, il crie l'acuité du problème, la gravité de la situation. L'Eglise deviendra-t-elle un grand bâtiment vide ? A côté de la paroisse il faut nécessairement qu'il y ait place pour un clergé missionnaire. Sa vocation ne sera pas de s'occuper des brebis fidèles. Son rude travail sera de se consacrer à la recherche des brebis sauvages, de celles qui ne fréquentent pas le bercail.

Le cardinal Suhard reçoit l'abbé Godin, il approuve ses initiatives et le samedi, 15 janvier 1944, sous le patronage de Notre-Dame, la Mission de Paris instituée, commence officiellement son apostolat.

Le dimanche l'abbé avait répété à plusieurs reprises, « la Mission peut se passer de moi, je puis maintenant disparaître ».

L'abbé Godin

Le lundi matin, l'abbé Godin est mort accidentellement asphyxié. Lors de la disparition de l'un de ses plus chers collaborateurs, il avait écrit :

Je ne comprends pas tes desseins divins, Seigneur !
Je ne comprends pas pourquoi tu laisses briser les fleurs en boutons,
Et faucher le blé en herbe.
Je ne comprends pas pourquoi tu prends à notre terre
Si pauvre déjà, si pauvre ses meilleurs ouvriers.
Tu sais bien que la tâche demain sera rude,
Que la reconstruction est immense
Et les ouvriers peu nombreux...

Tant de jeunes s'appuyaient sur lui, il était l'âme et le soutien de si nombreux foyers, la Mission de Paris était si bien son œuvre et commençait à peine ! Pour les Jocistes et la classe ouvrière le deuil est profond. Humainement parlant, c'est la catastrophe.

Mais non, l'abbé Godin a été le levain dans la pâte.

Depuis lors, la pâte lève et, le pain du Christ est distribué aux pauvres. *Et pauperes evangelizantur.*

Albert Vincent

Avons-nous des historiens ? [1]

L'historiographie ecclésiastique au Canada : aperçus généraux et quelques titres (1940-1948) [2]

Avons-nous des historiens ? Le Canada prend-il conscience de ce qu'il fût autant de ce qu'il est ? Où va notre historiographie ? — Nous nous proposons de répondre ici à quelques-unes de ces questions, d'abord en mettant notre lecteur au courant par quelques informations essentielles sur les activités historiques canadiennes de ces dernières années. Nous en viendrons ensuite au secteur que nous voulons considérer d'une façon plus spéciale : celui de l'historiographie ecclésiastique.

Immédiatement nous pouvons affirmer, sans exagération, que les sciences historiques connaissent au Canada, depuis quelques années, un essor considérable. Si on se rappelle que la population canadienne atteint à peine son treize millions d'habitants, qu'elle est répartie sur des étendues immenses ; si on tient compte des difficultés ordinaires causées par le nombre trop restreint d'historiens et des distances qui les éloignent fatalement les uns des autres, des différences de race, de religion et de langues, encore à la merci d'une évolution de sentiments qui n'est qu'à ses débuts ; si on ajoute à cela les difficultés causées par la guerre qui a réduit et limité des contacts nécessaires et fructueux avec l'Europe et qui a distrait ou éloigné bien des jeunes talents, on ne peut s'empêcher de noter, à la lumière des faits et devant la multiplicité des productions de ces derniers huit ans, un progrès considérable. Dans un pays aussi jeune que le nôtre, surtout dans un domaine aussi réservé que celui de l'histoire,

---

1. Le présent article a été conçu et écrit pour la grande revue internationale d'histoire ecclésiastique de Louvain, la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, où il doit paraître sous peu. La direction de la *Revue Dominicaine* croit rendre service à tous ses lecteurs en le reproduisant. Ces pages, encourageantes et documentées, feront du bien à tous nos historiens. Elles informeront les autres sur un secteur de notre culture que nous sommes malheureusement portés à trop oublier.

2. Il s'agit d'un choix de titres, déterminé d'après le plan d'un exposé sommaire. On ne sera donc pas surpris de ne pas retrouver là *tous* les « bons » ouvrages parus entre 1940 et 1948. Omettre n'est pas nécessairement oublier ou disqualifier, surtout dans un bilan de cette nature. — **B. L.**

on comprendra que l'avenir est aussi important que le passé et qu'il importe de tenir compte autant sinon plus des tendances du mouvement des études historiques que de ses réalisations actuelles.

* * *

Au début de ce bref aperçu, il serait peut-être bon que le lecteur connaisse un peu les tendances actuelles de l'historiographie canadienne *en général.* Si on considère, en effet, autant le nombre que la valeur des travaux publiés au Canada depuis une dizaine d'années, on note une tendance à étudier l'histoire économique et politique plutôt que l'histoire ecclésiastique proprement dite. Le courant est cependant plus fort chez les historiens anglo-canadiens et protestants que chez les historiens catholiques, qui sont en majorité canadiens français et irlandais. De plus l'historien canadien-anglais se montre, en général, plus intéressé à l'histoire de l'empire britannique que l'historien canadien-français, plus tourné vers son passé français et canadien. L'historien canadien-anglais étudiera plutôt les XVIIIe et XIXe siècles canadiens (après 1760) et l'historien canadien-français se portera avec plus d'attention et de dévotion aux temps plus éloignés de la Nouvelle-France (1534-1760). Si le point de vue constitutionnel intéresse spécialement l'historien anglo-saxon, le thème de survivance est particulier à l'historien canadien-français en général, quoique l'on remarque en ces dernières années, depuis la guerre surtout, chez les historiens des deux races, une plus grande communauté de thèmes et de sentiments, tant en regard de l'avenir que du passé.

Nos principaux centres d'études historiques sont les universités. Les historiens viennent de partout, mais c'est dans les grandes villes du centre du Canada (vg. Toronto, Montréal, Ottawa et Québec), où la population est plus dense, que s'impriment livres et revues. C'est à Toronto, par exemple, que sont édités le plus grand nombre d'ouvrages historiques scientifiques canadiens. La *Canadian Historical Review* (Toronto University Press) est restée longtemps la meilleure et la plus riche revue historique canadienne. Elle enregistre et catalogue mensuellemnt tous les

titres (livres, articles, documents, etc.) qui se publient sur le Canada en Amérique et même en Europe. (A noter en passant que la bibliothèque de l'Université de Toronto possède le plus grand nombre de livres publiés au Canada. On y trouve en particulier tout ce qui s'est publié tant en français qu'en anglais depuis 1920).

Le grand foyer anglais d'histoire ecclésiastique canadienne est le *Pontifical Institute of Mediaeval Studies* (59 Queen's Park, Toronto), où il existe plusieurs sections historiques organisées en vue de l'étude des diverses sciences médiévales (vg. histoire en général, liturgie, droit canon, etc.), pouvant conduire à des degrés universitaires. Nous aurons à revenir sur le travail gigantesque accompli dans le domaine de la publication scientifique canadienne par les quelques médiévistes de Toronto. D'autre part, de Montréal viennent des fondations nouvelles fort prometteuses et qui auront de grandes répercutions en histoire de la culture américaine. Parmi elles il faut noter, tout d'abord, celle qui est l'œuvre conjointe du Chanoine L. Groulx, vétéran de l'histoire canadienne et resté toujours dynamique après avoir joué dans la vie publique nationale des Canadiens français un rôle de premier plan, et d'un jeune historien de trente ans, qui a déjà à son crédit plusieurs études historiques de marque sur les débuts de la Nouvelle-France, Monsieur Guy Frégault, professeur d'histoire et de littérature à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. M. le chanoine Groulx lançait, le 13 décembre 1946, son *Institut d'Histoire de l'Amérique française*. Cet Institut entend, comme son titre l'indique déjà, favoriser l'étude de l'histoire du Canada français et de tout le fait français en Amérique. A cette fin, on y organise des équipes d'historiens, on y recrute des « sections », publie une revue (cf. plus bas) et constitue un fonds d'archives ; on y édite des textes ou des œuvres, etc. A l'*Institut d'Histoire de l'Amérique française* est venue se joindre la fondation quasi simultanée d'un *Institut d'Histoire*, affilié à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Précisément fondée en vue de stimuler la diffusion de l'enseignement et la production de

travaux historiques d'un caractère scientifique, le nouvel *Institut d'Histoire* est déjà un centre de recherches et de formation.

Après l'histoire, ce fut le tour, à la même université, de la géographie (cf. *Institut de géographie*). Vers le même temps, l'Université Laval de Québec s'enrichissait aussi d'un *Institut d'Histoire et de Géographie.* Plusieurs jeunes se sont déjà inscrits régulièrement aux cours qui y sont offerts et où on enseigne tout spécialement l'histoire canadienne, sans négliger cependant l'histoire générale, européenne et américaine. — En 1942, le Chancelier de l'Université de Montréal invitait l'*Institut d'Etudes médiévales* d'Ottawa, qui s'était déjà fait connaître dans le monde scientifique par sa collection « Publications de l'Institut d'Etudes médiévales d'Ottawa » (publiées chez Vrin, 10 volumes parus à date), à venir résider à Montréal. On y enseigne depuis septembre 1942 les disciplines historiques et scientifiques ; tandis que des cours généraux d'histoire et de culture chrétienne y sont donnés tous les ans, soit par des professeurs canadiens, soit par des professeurs européens (vg. MM. Vignaux, Marrou, de Groot, Klibansky ; PP. Pouillon, O.S.B., Deman, O.P., etc).

Conjointement, ou à la suite de ces fondations et affiliations, de nouvelles revues historiques sont nées. Pour sa part, l'Université Laval lançait en 1946 ses *Archives du Folklore,* un recueil semestriel de traditions françaises d'Amérique (Documents et études sur les mœurs, coutumes, croyances, légendes, contes, chansons, langue et arts populaires du Canada français), publication annuelle, soignée à tout point de vue, jusqu'à l'élégance même, dont la tenue littéraire et scientifique fait l'admiration non pas seulement de tous les connaisseurs mais du public en général. — La seconde et grande initiative, qui date de juin 1947, cette fois, et qui a déjà une influence directe sur l'histoire ecclésiastique canadienne, est la *Revue d'Histoire de l'Amérique française* (Administration : 261, avenue Bloomfield, Montréal), organe trimestriel officiel de l'Institut du même nom. Cette revue s'est immédiatement imposée, en quelques mois seulement, à tous les historiens canadiens, tant par la variété et la richesse de ses articles que par sa rigueur scientifique. Déjà l'historiogra-

phie ecclésiastique y est abondamment servie, par des articles soignés ; la RHAF pourrait bien devenir en quelques années l'organe favori des historiens de l'Eglise canadienne, bien que ses cadres dépassent ce point de vue. — Une troisième revue, toute jeune encore, qui inscrit dans son programme l'histoire, *Sciences Ecclésiastiques*, est publiée par les Facultés de Philosophie et de Théologie de la Compagnie de Jésus (à Montréal). Le premier volume a paru en 1948 (253 pages). On y trouve des articles de fonds, des recensions, des notes et mélanges. Une telle revue s'imposait dans le milieu canadien ecclésiastique et ceux qui en sont responsables ont été immédiatement salués par la critique, non seulement à cause de leur initiative mais à cause de leur réussite aussi.

Pendant que de nouvelles forces entrent en jeu, les anciennes continuent fidèlement à jouer leur rôle. *Canadian Historical Review* de Toronto et le *Bulletin de Recherches historiques* (publié à Montréal) continuent à servir avec persévérance les historiens canadiens. CHR est la « grande » revue anglaise de l'histoire canadienne. *Culture* (Administration : 33 rue de l'Alverne, Québec), revue bilingue, publiée sous la direction des Pères Franciscains, accomplit depuis 1941 dans notre milieu canadien un travail culturel d'information réussi et assez précis. C'est encore, au point de vue d'information générale, la « première » revue canadienne à consulter. D'autre part, les médiévistes de Toronto, toujours fidèles à leur idéal, continuent à publier, chaque année, un immense recueil d'études : il n'est pas un seul numéro de *Mediaeval Studies* qui n'apporte à l'histoire ecclésiastique médiévale quelque contribution originale ou inédite. Le P. Kennedy, C. S. B., nous fait connaître certaines œuvres de Robert Courson (Cf. *Mediaeval Studies* VII (1945) et IX (1947) ; Pierre de Chartres (Cf. *ibid.* V, 1943). Ses études historiques de liturgie (vg. *The Moment of Consecration and the Elevation of the Host*, dans *ibid.*, VI (1944), sur un sujet identique, dans *ibid.* VIII (1946), en fait un des meilleurs historiens canadiens de la liturgie (ils ne sont pas nombreux). Son confrère, le P. Flahiff, C. S. B., nous révèle l'historien et le polémiste anglais du XIIe siècle, Raoul Niger. Une

étude récente sur l'isolationisme mystique de cet objecteur de conscience à propos des croisades (Cf. *Deus non vult : A Critic of the Third Crusade*, dans *ibid.*, IX, 1947) est d'une importance primordiale pour le développement de l'histoire des croisades en Europe et tout spécialement dans les Iles, dont on oublie trop souvent de tenir compte. Le nom du P. Denomy, C. S. B., est désormais lié au problème complexe des origines de l'amour courtois (Cf. *Mediaeval Studies*, VIss). D'autre part, le R. O'Donnell, C. S. B., se montre le plus actif sinon le meilleur paléographe canadien actuel et *Mediaeval Studies* publie périodiquement ses éditions de textes médiévaux, dont certains se sont révélés d'une importance insoupçonnée auparavant en histoire de la scolastique (Vg. textes de Nicolas d'Autrecourt, de Guillaume d'Auvergne, dans *ibid.*). Parmi les publications canadiennes qui relèvent encore du domaine des études médiévales, nous signalons deux études du T. R. P. Paré, O. P. (Provincial actuel des Dominicains), sur le *Roman de la Rose*, l'une parue en 1942 (Le *Roman de la Rose et la scolastique courtoise*. Paris-Ottawa, Vrin, 1941, 214 pp.) et la seconde en 1947 (*Les idées et les lettres au XIIIe siècle. Le Roman de la Rose*. Université de Montréal, Editions du Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1947, 364 pages). Ce dernier ouvrage inaugure la nouvelle série d'études publiées par la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal (Bibliothèque de Philosophie, I), dont le P. Paré se trouvait un des professeurs, comme chargé de cours à l'*Institut d'Etudes Médiévales*. — En 1947, ce dernier Institut inaugurait une nouvelle série de conférences (avec publication simultanée d'un texte) dite « Conférence Albert le Grand ». Monsieur Etienne Gilson y présenta *Philosophie et Incarnation* (Montréal et Paris, Vrin, 1947, 55 pages) à l'Auditorium de l'Université de Montréal ; en 1948, ce fut le tour de Monsieur Paul Vignaux, de la Sorbonne, avec *Nominalisme au XIVe siècle* (*Ibid.*, 1948, 96 pages). Les Conférences Albert le Grand sont annuelles et elles sont habituellement données vers la mi-novembre, par un *Scholar* de marque dans le domaine des études médiévales. Le but de ces conféreences et textes est précisément de célébrer chaque année la fête de saint Albert

par une séance académique où un maître de la pensée médiévale exposera l'un ou l'autre des thèmes qui peuvent intéresser les philosophes et les historiens du moyen âge.

Une autre fondation (1943) qui intéresse d'une façon toute spéciale les historiens de l'exégèse, l'Association Catholique d'Etudes bibliques au Canada, qui joue dans les milieux canadiens-français un rôle identique à celui de la *Catholical Biblical Association of America* dans les milieux anglo-canadiens. L'Association Catholique d'Etudes bibliques au Canada se réunit chaque année et des travaux scientifiques y sont présentés. Ses membres sont pour la plupart des exégètes et des théologiens de marque, épris d'un même idéal et unis dans une fraternité exemplaire. Pendant que de nouvelles associations et de nouveaux instituts se créent, les Sociétés historiques déjà existantes continuent leurs travaux et leurs réunions. Pour sa part, le nouvel *Institut d'Histoire de l'Amérique française* vise à unifier et à diriger les énergies et déjà plusieurs de nos sociétés locales d'histoire ont tenu à s'y affilier. D'autre part, *The Canadian Catholic Historical Association* et son équivalent français, la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique (fondées en 1933) continuent à chaque année de présenter à ses congrès réguliers des travaux sur des questions d'histoire religieuse canadienne. La valeur de ces travaux est inégale : on y note tout de même un élargissement des perspectives en même temps qu'un progrès scientifique incontestable. Parmi les initiatives canadiennes en matière d'histoire qui auront le plus d'influence sur l'avenir, il y a la création rapide et efficace, de plusieurs nouvelles bibliothèques. Ces nouvelles bibliothèques ont tenu à s'établir sur un pied scientifique strict et elles ont été disposées de façon à augmenter et à faciliter la recherche. Nous parlerions volontiers ici de la nouvelle bibliothèque de l'*Institut d'Etudes médiévales* de l'Université de Montréal, pour ne donner qu'un exemple qui nous est plus familier. La Section dite « Histoire de l'Eglise » y est l'objet d'un choix judicieux de textes, de monographies et de périodiques. On ne peut imaginer tout ce qu'il a fallu d'attention, d'énergies pour réussir à faire venir de l'Europe

au Canada, malgré les incertitudes des temps et des prix, en dépit des complications du change et du transport, des collections aussi importantes que Migne, Monumenta Germaniæ Historica, Muratori, Acta Sanctorum, Fonti per la Storia d'Italia, etc.

En plus de la création de nouvelles bibliothèques historiques, remarquons tout spécialement la migration et la photographie systématique des manuscrits. Le *Pontifical Institute of Mediaeval Studies* de Toronto possède à lui seul, un fonds unique de documents médiévaux (Cf. *Mediaeval Studies*, IV et V pour une première liste). Le développement rapide de la technique permet à nos chercheurs d'envisager la possibilité de grands travaux. Pour sa part, l'*Institut d'Histoire* de l'Université de Montréal a déjà commencé à mettre à profit les dernières ressources techniques en matière de photographie de livres et de documents.

Une des plus grandes réussites de l'érudition canadienne durant la guerre fut sûrement la publication d'une édition de la *Summa Theologiæ* de saint Thomas d'Aquin par les RR. PP. Dominicains canadiens, sous les auspices de l'Institut d'Etudes médiévales alors à Ottawa. (*Summa Theologiæ, cura et studio Instituti Studiorum medievalium ottaviensis, ad textum S. Pii V, PP. V.* Jussu confectum recognita... Ottawa, Impensis Studii generalis O. P., 1941-1945. 5 vol. 24 cm.). Cette édition, en cinq volumes, élégants et soignés, a été l'objet d'un travail critique de grande valeur : vg. rappels et choix des lieux parallèles, choix des variantes de l'édition Léonine, références aux meilleures études parues sur certains sujets plus importants, bibliographie condensée et ordonnée et l'identification de certains « quidams » et « moderni », etc. Ce travail, le premier du genre au Canada, a fait l'admiration des savants et de la critique. Nécessairement tirée à un nombre limité d'exemplaires (5000), la présente édition sera bientôt épuisée sur le marché américain, avant même d'avoir pu être connue en Europe. Entre temps l'historiographie canadienne-française s'enrichissait d'œuvres peut-être moins volumineuses mais qui sont appelées tout de même à créer des traditions. Nous ne pouvons pas les signaler toutes. Nous voulons cependant et surtout indi-

quer les œuvres qui ont illustré, tant dans les milieux anglais que français, certains genres historiques particuliers et qui représenteraient bien dans leur domaine respectif les tendances de l'historiographie actuelle. Par exemple, l'historiographie missionnaire a produit une suite de narrations intéressantes sur les missions du Nord-Ouest canadien. Elles sont l'œuvre d'un vieux missionnaire du pays du Mackenzie qui écrit ses souvenirs et ses observations (Cf. Mgr Gabriel Breynat, O. M. I. : *Cinquante ans au pays des neiges* ; I : *Chez les mangeurs de Caribou* ; II : *Voyageur du Christ* ; III : *L'Evêque volant*. Trois tomes de mémoires publiés à Montréal en 1945, 1947 et 1948. Ce sont là des livres d'épopée missionnaire et d'aventures remarquables, émouvantes souvent, de l'histoire de la civilisation chrétienne au Canada.

L'histoire de la liturgie profitera beaucoup au Canada français d'une synthèse des données acquises sur l'histoire de la messe, présentée par M. l'abbé E. Bourque, de l'Université Laval (*Pour l'histoire de la Messe*. Université Laval, 1946, 249 pages).

L'histoire de la spiritualité et de l'Eglise canadienne, celle des églises de Montréal tout spécialement, doivent largement au séjour au Canada d'un historien bénédictin, Dom Albert Jamet, O. S. B. (1948), qui s'est occupé de faire connaître les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec* (une réédition), les œuvres de Marie de l'Incarnation, mystique française qui vécut au Canada à ses débuts. Une autre grande monographie historique de Dom Jamet est sa biographie de Marguerite Bourgeoys (1620-1700), publiée à Montréal en 1942.

D'autre part l'histoire locale, l'histoire de paroisse, pourrait s'inspirer de l'exemple et du livre du R. P. Thomas Charland, O. P. (*le médiéviste des Artes Prædicandi, Histoire de Saint-François-du-Lac*. Ottawa, 1942, 368 pages, avec cartes et plans). Le P. Charland y a écrit avec autant d'érudition que de dévotion l'histoire de sa paroisse natale. Sa monographie paroissiale est un modèle canadien en son genre et représente exactement le type d'historiographie qu'elle illustre. Nous voudrions aussi relever à l'attention de nos lecteurs un article bien documenté du R. P.

Conrad Morin, O. F. M., paru dans *Culture*, en 1946 (cf. VII, pages 151-176), dont le titre indique largement le contenu : *Les Archives du Saint-Siège, importantes sources de l'histoire politico-religieuse du Canada.* Les articles de ce genre sont encore rares chez nous et on peut se demander s'il n'y aurait pas avantage à leur faire connaître une plus large diffusion pour le bénéfice des futurs historiens, tant européens qu'américains. Le Père Morin compte avec son confrère franciscain, le Père A. Godbout, un critique de l'historiographie canadienne qui écrit dans *Culture*, parmi les meilleurs connaisseurs de l'histoire ecclésiastique.

Les Clercs de Saint-Viateur canadiens possèdent un premier tableau de leur histoire, grâce au Frère Antoine Bernard (*Les Clercs de Saint-Viateur au Canada : Le premier demi-siècle 1847-1897*. Montréal, 1947, 650 pages). Un illustre savant écrivain, le Frère Marie-Victorin, décédé au cours de ces dernières années, a été l'objet d'une biographie fort intéressante, grâce à l'« inépuisable » Robert Rumilly (Cf. *Le Frère Marie-Victorin*. Editée à Montréal, chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, 1948).

* * *

Le présent compte-rendu donnera au lecteur l'impression que ceux qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique canadienne, tant anglaise que française, sont surtout des ecclésiastiques et des religieux. Et c'est exact. Nous avons déjà rappelé, cependant, que l'histoire politique du Canada était encore en avance sur l'histoire simplement ecclésiastique. Nous voudrions signaler certains noms d'historiens laïques, jeunes pour la plupart, et dont le talent s'est fait remarqué par des publications récentes. Il y aurait à mettre en vedette Monsieur Guy Frégault, de l'Université de Montréal, biographe-historien d'Iberville et de Bigot (français du début de la Nouvelle-France). De Québec, signalons l'étude fouillée à l'extrême de Monsieur Marcel Trudel, de l'Université Laval, *L'Influence de Voltaire au Canada 1850-1900* (Québec, 1945, 2 vol., avec une *trop* abondante bibliographie).

Entre temps « l'érudition aimable » de la *Société des Dix* de Mont-

réal continue son travail avec une fidélité remarquable. De son côté Monsieur Marius Barbeau, le plus grand folkloriste canadien, publie sans cesse le fruit de ses nombreuses et efficaces recherches ; Monsieur Séraphin Marion, d'Ottawa, ne cesse d'explorer les documents de la littérature canadienne d'autrefois. Monsieur Robert Rumilly écrit une volumineuse *Histoire de la Province de Québec*, de plus de vingt tomes : c'est une synthèse qui porte le poids de sa rapidité, plus intéressante qu'élaborée, mais dont l'histoire de l'Eglise peut profiter, à cause de la multiplicité des épisodes qui y sont relevés et racontés. Elles contribuent souvent à nous remettre dans le climat de certaines époques plus pittoresques de notre histoire. Avec beaucoup de talent, pour des auditoires plus vastes, Monsieur Jean Bruchési continue à évoquer les réalités canadiennes d'aujourd'hui et d'autrefois. Monsieur Gustave Lanctot, d'Ottawa, archiviste et historien de métier, poursuit chez nous un travail vigilant de critique historique qui a son importance. Monsieur Lanctot s'intéresse toujours à l'histoire ecclésiastique du Canada dont il connaît depuis longtemps d'importants documents. D'autres noms à signaler : Monsieur Camille Bertrand, pour une histoire de Montréal ; Monsieur Gérard Filteau, pour son *Histoire des Patriotes*, des ouvrages de Monsieur Desrosiers, etc., etc.

Cependant et malgré tout ce qui s'est fait au Canada en ces dernières années, on ne peut s'empêcher de rappeler la dispersion de nos travailleurs, que nous avons signalé au début, dont les distances plus encore que les volontés sont responsables. C'est l'historiographie *ecclésiastique* canadienne qui se trouve encore la plus délaissée et on ne peut que regretter que parmi plusieurs des nouvelles créations universitaires, la place faite à l'histoire de l'Eglise soit tragiquement restreinte. Pourtant l'histoire ecclésiastique canadienne, française et irlandaise tout spécialement, fut trop importante dans la vie du Canada pour être ainsi négligée. Des ouvrages généraux comme celui de Georges Goyau (Cf. *Les origines religieuses du Canada*, réimprimé à Montréal, en 1943), nous laissent deviner tout l'intérêt qu'il y aurait à étudier de plus près cette

histoire ecclésiastique. Le rôle joué par les prêtres et les religieux durant l'ancien régime (le régime français de 1534 à 1760), par exemple, impose déjà par lui-même cette étude. D'autre part, l'étude de l'histoire ecclésiastique canadienne devrait devenir un fait universitaire et faire partie du programme de nos instituts de recherches pour devenir vraiment fructueuse. Nous ne voulons pas reprocher aux directeurs d'Instituts d'histoire d'avoir écarté l'histoire de l'Eglise. On ne peut pas tout faire à la fois. Nous les invitons plutôt à ne pas l'oublier dans l'avenir et à ouvrir des chaires d'histoire de l'Eglise dans leur domaine respectif.

En plus des difficultés que nous venons de souligner et de certains oublis, l'historiographie ecclésiastique canadienne a été rudement éprouvée par les inévitables deuils. La mort du Dr Kenny, auteur de *The Sources for the early History of Ireland*, I (New York, Columbia, 1929) et fondateur de nos Sociétés Canadiennes d'Histoire de l'Eglise est au point de vue spécial qui nous concerne la « grande disparition ». Le Dr J. F. Kenny, un laïque, était né dans la province d'Ontario en 1884. Il est mort subitement en 1945, après avoir été l'initiateur de plusieurs heureuses initiatives en matière d'histoire de l'Eglise.

Les Pères Franciscains canadiens-français qui jouent un rôle de premier plan dans le domaine de l'historiographie ecclésiastique (Cf. *Culture*, et travaux des Pères Morin et Godbout) ont aussi été éprouvés par la noyade accidentelle, le 28 juin 1944, du Père Laval Laurent, qui venait justement de compléter un travail qui intéressait à la fois l'histoire de l'Eglise américaine et canadienne et dont il avait commencé à étudier les relations (cf. thèse publiée posthumement, en 1945, sous le titre : *Québec et l'Eglise aux Etats-Unis sous Mgr Briand et Mgr Plessis*, Montréal, 258 pages). Le Père Laurent s'était aussi activement occupé de faire un compte rendu des publications d'histoire religieuse au Canada en 1943 (paru dans *The Americas*, I (1944), pp. 108-110). On mesure tout le tragique de cette disparition soudaine quand on sait que le Père Laurent avait à peine 30 ans et qu'il se préparait exactement pour le genre de travail dont le Canada a le plus besoin pour développer chez lui

l'historiographie ecclésiastique. — A signaler aussi la mort d'un vieil historien réputé et respecté, Sir Thomas Chapais (1885-1946), journaliste, écrivain, homme politique et dont les nombreux travaux sur l'histoire canadienne sont encore réédités. D'autres ont dû se retirer de la carrière à cause de l'âge (vg. P.-G. Roy, archiviste de Lévis), soit pour des raisons de santé ou pour remplir de nouvelles obligations (vg. le Père Pouliot, S. J., qui avait publié en 1940 une savante *Etude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France*, 1632-1672 (Montréal, 1940) et qui est devenu depuis Provincial des Pères Jésuites).

* * *

Ce rapide bilan indiquera tout de même au lecteur qui veut s'informer d'un fait important : l'histoire de l'Eglise canadienne n'est pas encore écrite. Le travail bibliographique est à peine commencé. Les initiatives sont encore bien peu nombreuses. Mais cette historiographie, qui en est à son stage d'organisation, a cependant tenu à garder ses attaches avec le passé, grâce à ses Instituts d'histoire et de géographie, d'Etudes médiévales et d'Histoire de l'Amérique française. Les nouvelles revues, les nouveaux articles et les récentes publications manifestent un souci scientifique réel. Le Canada entre dans une nouvelle ère, à tout point de vue. De grandes responsabilités attendent ses quelques chercheurs dispersés. Ils le savent. L'essor des études historiques depuis quelques années nous permet d'entretenir vis-à-vis d'eux de grandes espérances.

Benoît Lacroix, O. P.

Sciences économiques et catholicisme

Sous le titre *L'économiste devant les encycliques sociales*, M. Marcel Clément discutait, dans la livraison de mai de cette revue, le problème que je me propose d'aborder à mon tour aujourd'hui pour présenter un point de vue un peu différent. Si, en tant qu'économiste catholique, j'estime pouvoir être sensiblement d'accord avec le sens profond de ses conclusions, je suis par ailleurs absolument incapable d'en accepter la lettre, ni la totalité du raisonnement par lequel il y arrive. Et comme nous sommes certainement là en face d'un problème capital à notre époque, un problème qui intéresse non seulement l'économiste lui-même, mais aussi bien le philosophe, le moraliste, le politique, dans leur propre attitude vis-à-vis de la science économique et de l'économiste, il me paraît important que les lecteurs de la *Revue Dominicaine* aient également l'occasion de réfléchir sur un autre aspect de la question.

Au fond, il s'agit essentiellement d'une question d'approche. Sans manquer du sens des faits positifs — il en a donné des preuves certaines dans divers travaux — M. Clément est ou devient surtout un déductif ; sa conclusion comporte précisément qu'il faille « construire déductivement la science des relations économiques » à partir de la doctrine des encycliques sociales. Or en sciences économiques, la méthode positive semble plus indiquée parce que, dans un domaine aussi proche du matériel, des faits immédiats, elle a l'avantage, que M. Clément signale lui-même dans le beau chapitre sur Pasteur de son volume *Esquisses pour l'homme*, « de suivre les contours de la réalité de si près, [de la calquer] trait pour trait avec une telle minutie que [les thèses qui en résultent] seront toujours le pastel prodigieux de la nature ainsi observée ». Cela, nous dit l'auteur, donnait au travail de Pasteur une telle force qu'« il aura raison envers et contre tous ».

Dans l'étude de la vie économique, la méthode déductive a le grand défaut de chercher trop vite à aller au cœur du problème et de négliger une foule de détails qui ont une importance capitale quand on vise à passer

de la connaissance à l'action réformatrice. Le déductif est l'aigle qui, de son œil perçant, voit du haut des airs, en un instant, qu'il existe deux villes comme Montréal et Moscou, et qui conclut rapidement à la possibilité nécessaire d'aller de l'une à l'autre. Mais en regardant de si haut, les espaces lui ont paru un détail ; le relief et les océans, des rides et des mares insignifiantes. Ses conclusions sur les moyens seront souvent fausses pratiquement à cause de cela, et celui qui les appliquera se sera cassé le cou avant d'arriver à Moscou. Ces moyens, les moyens efficaces, c'est le savant positif qui parviendra à les établir — en supposant naturellement un certain degré d'avancement de la science — parce que sa connaissance des ensembles, quand il y parvient, n'existe que par un recul pris sur une construction détaillée des réalités économiques.

Or dans la mesure où la connaissance des ensembles procède de postulats philosophiques, elle reste nécessairement vague en tant que les faits sensibles sont concernés ; et, le plus souvent, en descendant vers le concret le plus immédiat, elle se fourvoie dans des erreurs inhérentes à la faiblesse même de la raison humaine. Si bien que les constructions qui en découlent n'ont de valeur, au point de vue scientifique, que si les postulats se sont trouvés à coïncider avec des faits positifs (c'est ce qui est arrivé au libéralisme, comme nous le verrons) ; quant au reste, elles ne peuvent guère être jugées qu'en tant que philosophies, d'où une confusion entre données scientifiques et données philosophiques qui engendrera, par exemple, la condamnation en bloc des thèses libérales même si les faits leur donnent souvent raison.

Mieux vaut laisser à chacun son rôle. S'il s'agit de normes, laissons au théologien, au philosophe et au moraliste le soin de nous les indiquer ; c'est là leur fonction secondaire propre, comme c'est le rôle secondaire du savant de leur montrer dans quelle mesure les faits correspondent à la norme et comment on peut, positivement, arriver à la coïncidence des deux ordres. Que la philosophie économique, branche de la philosophie tout court, nous montre l'objectif ; et nous, les économistes (en tant qu'économiste, car en tant qu'homme rien ne nous interdit de faire en même temps

de la philosophie), nous essaierons de trouver le chemin qui y mène en nous acquittant au mieux de notre tâche dans le domaine de la science économique, branche de la science tout court.

C'est bien là, il me semble le sens du texte pontifical que M. Clément cite à la page 286 de son article, reproduit en exergue [1], mais dont il ne donne qu'une partie.

S'il est vrai que la science économique et la discipline des mœurs relèvent chacune dans sa sphère, de principes propres, il y aurait néanmoins erreur à affirmer que l'ordre économique et l'ordre moral sont si éloignés l'un de l'autre, si étrangers l'un à l'autre que le premier ne dépend en aucune manière du second (Quadragesimo Anno).

Et le texte se continuait ainsi :

Sans doute, les lois économiques, fondées sur la nature des choses et sur les aptitudes de l'âme et du corps humain, nous font connaître quelles fins, dans cet ordre, restent hors de la portée de l'activité humaine, quelles fins au contraire elles peuvent se proposer, ainsi que les moyens qui lui permettront de les réaliser; de son côté, la raison déduit clairement de la nature des choses et de la nature individuelle et sociale de l'homme la fin suprême que le Créateur assigne à l'ordre économique tout entier.

Texte admirable, comme je l'ai déjà écrit ailleurs, où en quelques mots, tout est dit en densité et en profondeur. La distinction que je viens d'établir m'y paraît nettement indiquée. Il y a donc vraiment lieu, à mon sens, de contester que le principal devoir de l'économiste catholique consiste bien à « construire déductivement une science des relations économiques » en fonction de la doctrine sociale de l'Eglise.

— I —

Voyons d'abord ce qu'on reproche à la science économique telle qu'actuellement constituée. Et je ne saurais mieux faire pour cela que de suivre le texte de M. Clément, car il résume admirablement le procès. Il reproche d'abord à la science économique son point de départ même :

1. Ce texte a été placé en exergue par le rédacteur et non par M. Clément. — N. D. L. R.

le postulat hédonistique, « qui légitime par là (...) et s'interdit ainsi définitivement de trouver dans la recherche du profit l'explication du désordre ». Il condamne même son vocabulaire : parler d'équilibre quand, en fait, cet équilibre n'est, du moins selon Keynes, qu'un déséquilibre, puisque c'est un équilibre de chômage. Il l'accuse de flatter les mauvais princes de notre temps en leur fournissant des « explications purement techniques des phénomènes pour éviter le retour des conséquences de leurs fautes morales ». Bref, pour tout résumer, la science économique proclame un libéralisme amoral.

Que faut-il retenir de ce procès ? La clef en est dans le premier et le dernier terme de l'acte d'accusation. La science économique dont M. Clément parle (en fait, il ne s'agit pas vraiment de la science économique, mais d'une école seulement) est libérale, libérale parce que *déductive*. Elle part d'un postulat au lieu de partir des faits et d'induire ; et comme il arrive presque toujours alors (bien que ce ne soit pas nécessaire), elle a tendance à ériger son postulat en absolu, en description non pas seulement de ce qui est, mais de ce qui devrait être. Tout le vocabulaire s'en trouve faussé : l'équilibre décrit, surtout si on accepte la théorie d'ailleurs plus que discutable de Keynes, est intolérable ; et les conseils techniques donnés aux politiques prennent une valeur d'absolu qui exclut effectivement la morale de la politique, ce qui est désastreux. Le catholique se sent évidemment mal à l'aise dans cette confusion de faits souvent justes au point de conduire à certaines conclusions élémentaires irréfutables, et de concepts philosophiques qui lui paraissent radicalement faux. D'où sa tendance naturelle à vouloir sortir de la difficulté en se bâtissant une science d'après ses normes à lui. Mais est-ce bien la solution ?

— II —

Sortons, en effet, du déductif et du normatif pour nous placer dans une perspective vraiment positive, et le malaise disparaît. Sans doute, on ne saurait complètement blâmer M. Clément d'avoir identifié l'économie politique avec l'école libérale, celle-ci ayant vraiment contribué la ma-

jeure partie de l'édifice scientifique économique actuel, pendant que les théoriciens des écoles positivistes cherchaient leur voie. Mais il faut tout de même distinguer dans la science économique dite libérale, ce qui y a été positivement acquis de ce qui ne l'est pas.

Ce fut certes une erreur que d'ériger en postulat, surtout normatif, la règle hédonistique. Pourtant, son usage a permis des explications très satisfaisantes des mécanismes économiques de l'économie capitaliste et libérale. Pourquoi ? Parce que ce postulat n'était pas purement hypothétique. Il constituait plus qu'un postulat à admettre pour les fins du raisonnement ; il correspondait et il correspond encore à un fait constatable, à savoir qu'en règle générale, au XIXe siècle et à notre époque, les gens ont effectivement recherché et recherchent le profit maximum ; qu'ils désirent surtout vendre le plus cher possible et acheter le meilleur marché possible. D'où la valeur des explications libérales de la vie économique contemporaine, bien supérieure aux explications socialistes qui, également déductives, ont choisi un postulat se situant, en tant que réalité positive, dans le devenir bien plus que dans le présent.

Toutefois, parce que les libéraux ont été trop déductifs, qu'ils se sont davantage souciés du postulat, plutôt que de chercher constamment à épouser la réalité, d'y vérifier à fond et positivement leurs prétentions, certains de leurs schémas d'explication ont fini par n'être vrais que dans l'ensemble et en règle très générale. Quand on a essayé d'appliquer leurs conclusions à des cas concrets, ce fut souvent pour s'apercevoir que cela équivalait à s'embarquer sur un paquebot pour traverser les montagnes (exemple : les théories monétaires d'Irving Fisher). D'autres de leurs explications ne se sont révélées vraies qu'en apparence, telles leurs théories sur le fonctionnement des régimes bimétallistes : ce qu'ils déduisirent des principes ne constitua pas une description fidèle de la réalité, mais une possibilité qui aurait pu devenir réelle dans d'autres conditions ; elle leur fit illusion parce qu'elle présentait beaucoup de ressemblance avec la réalité et qu'ils se contentèrent de vérifications sommaires à l'égard de celle-ci.

Reprenons de toute façon leurs conclusions en faisant disparaître le caractère normatif du postulat, redonnons à celui-ci sa valeur de fait constatable, et l'économiste catholique n'a plus de malaise à éprouver devant celles des explications libérales qui restent exactes en fait, même si ces faits contredisent les encycliques. Car cette contradiction n'est qu'apparente : les encycliques ont toujours prêché la vertu ; elles n'en sont pas moins obligées de déplorer constamment le peu de vertu dont les hommes font preuve. C'est l'éternelle opposition entre le bien qu'il nous faudrait accomplir et le mal qu'effectivement nous pratiquons à qui mieux mieux.

Le vocabulaire économique lui-même ne nous choque plus : le fameux équilibre économique, même celui de Keynes en supposant que ce soit celui-là qui soit conforme aux faits, est un équilibre. C'est un point autour duquel gravite toute l'activité économique et vers lequel elle tend constamment à revenir si quelque événement l'en éloigne. Ce point peut être humainement détestable ; il y aurait sans doute lieu de le déplacer si possible, mais tel quel il constitue une position d'équilibre, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit celle du repos (norme). Et du moment qu'on ne veut plus nous l'imposer comme un absolu, nous n'avons plus à nous révolter, mais à travailler aux moyens techniques de la rectifier normativement.

Les conseils techniques ne sont plus à réprouver tels quels. L'économiste remplit, en les donnant, sa fonction propre d'apporter l'un des éléments dans un ensemble de facteurs que le politique devra examiner avant de prendre sa décision. D'ailleurs, l'homme politique ayant à trouver une solution immédiatement efficace, au moins dans une certaine mesure, ne peut pas résoudre ses problèmes dans l'absolu des principes ou normes ; il lui faudra bien tenir compte des nécessités immédiates. C'est même en sachant parer aux nécessités immédiates telles qu'elles sont, avec un petit coup de pouce vers la voie indiquée par les principes, qu'il arrivera à réaliser intégralement ceux-ci, si jamais il y parvient. Pour aller à Moscou, il ne lui sert à rien de vouloir sauter d'un seul bond ; il lui faudra suivre le chemin que lui imposera le relief et prendre les

moyens appropriés aux divers accidents de la route. Pour faire mieux et atteindre plus vite l'objectif lointain, il lui faudra d'ailleurs encore la science positive : c'est elle qui établira les techniques plus perfectionnées avec l'aide du temps, de l'intelligence et du hasard, donc à condition qu'il sache attendre et se servir des moyens disponibles en attendant.

— III —

Dans ces conditions que peut-on gagner à une construction déductive comparable au libéralisme ou au socialisme, mais qui partirait des principes de la doctrine sociale de l'Eglise ? Je ne saurais dire que le résultat serait absolument anti-scientifique ; mais il ne nous offrirait qu'une possibilité très lointaine du réel, puisque les hommes n'ont pas actuellement la mentalité et les vertus nécessaires pour qu'un tel système fonctionne en fait (il ne faut jamais oublier que les encycliques insistent sur la nécessité d'une réforme des mœurs, comme condition nécessaire au succès des réformes économiques et sociales suggérées). Comme tous les systèmes purement déductifs appliqués à des réalités terre à terre, il nous donnerait une vue très générale de ce que serait une société chrétienne au point de vue économique ; mais les détails seraient très vraisemblablement agrémentés d'un certain nombre d'erreurs que nous aurions de toute façon à corriger par l'expérience au fur et à mesure que cette société se construirait.

En somme, alors que les libéraux nous ont tracé le tableau d'un monde humainement dur, mais passablement productif au point de vue matériel, et qui ressemble d'assez près au monde dans lequel nous vivons (sauf évidemment pour les conclusions normatives trop optimistes), une science économique catholique construirait une utopie au sens strict du mot, c'est-à-dire en le débarrassant du sens péjoratif de chose irréalisable. Comme les socialistes, nous bâtirions une science du devenir économique, qui multiplierait les erreurs en ce qui concerne les explications concrètes et immédiates. Il ne nous resterait qu'à débattre, entre normatifs, lequel du devenir catholique ou du devenir socialiste doit être recherché de

préférence ou est le plus susceptible de se réaliser effectivement dans le temps ; avec au départ la certitude morale (mais pas scientifique) que le devenir catholique est le meilleur, mais sans qu'une science ainsi construite ajoute quoi que ce soit à la question de savoir si c'est vraiment celui-là qui prédominera dans le temps... car le royaume de Dieu n'est pas garanti dans ce monde-ci. Ce domaine de haute voltige nous éclairera de toute façon assez peu sur ce qui se passe dans la réalité concrète du monde que nous voulons réformer ; et pour rester sur le terrain normatif, c'est en définitive à la science libérale qu'il nous faudrait de toute façon revenir pour cela.

Si M. Clément a, en effet, raison d'affirmer que le point de vue finaliste n'est ni plus ni moins normatif que le point de vue mécaniste, il me concédera qu'il l'est autant. Or, à mon sens, le rôle de l'économiste catholique, c'est d'être économiste, c'est-à-dire positif puisque tel le veut la nature de la discipline dans laquelle il est engagé. Mais qu'il le soit vraiment, et qu'il voit à exiger que le restent également les autres économistes, qu'il voit à les confondre s'ils prétendent mettre en jeu la doctrine sociale chrétienne. Je m'accorderai toutefois entièrement avec M. Clément si ses conclusions sont surtout prises dans le sens d'une opinion à l'effet que l'économiste catholique doit faire un effort spécial pour être non seulement un technicien de la science économique, mais aussi bien, et en association étroite avec les philosophes et les moralistes, un théoricien de la politique économique telle qu'elle doit être conduite pour réaliser la doctrine sociale de l'Eglise. C'est à lui que revient de trouver les moyens techniques d'y parvenir, comme je le spécifiais au début de cet article ; il doit donc être saisi de son devoir qui ne concerne plus l'économiste en tant que tel, mais l'homme tel que pris dans sa condition et dans son état, avec ses obligations envers Dieu et son Eglise.

Même ici, cependant, il faut se garder des positions trop absolues et rester réalistes. Comme nous vivons sur la terre, toutes nos attitudes, toutes nos positions sont nécessairement conditionnées, dans une certaine mesure, par des données positives, en particulier par le facteur Temps.

En l'occurrence, pour être économiste, comme pour être physicien ou théologien, il faut y mettre du travail, un travail spécialisé et contraignant, qui prend du temps, beaucoup de temps. C'est dire que le problème de conscience de l'économiste catholique tel qu'envisagé peut, à cause de cela, se présenter sous des jours différents. S'il y a avantage à ce que l'Eglise, pour sa mission temporelle, compte dans son giron des économistes aussi forts que ceux qui n'y sont pas, de sorte que la rencontre des adversaires puissent se faire à armes égales, il faudra admettre que même un économiste catholique peut être trop pris par ses études pures pour pouvoir s'engager dans le domaine de la politique économique, même envisagée d'un point de vue théorique. Il faut avoir connu les exigences de la vie intellectuelle, ce qu'il faut d'effort pour se tenir à la page dans un domaine donné du savoir humain à notre époque, pour le comprendre. A capacité intellectuelle égale, celui qui se préoccupe à la fois des problèmes théoriques et des problèmes pratiques ne peut pas, avec la même somme de travail, être un aussi fort théoricien que le théoricien pur.

Autrement dit, il y a assez de place dans une société chrétienne pour pouvoir utiliser tous les goûts et tous les talents de façon à les faire servir au Bien suprême sans violenter les consciences ou même éventuellement les capacités, car tout le monde n'a pas l'esprit de synthèse voulu pour aborder la politique économique avec intelligence. L'économiste qui s'occupe en même temps de science et de politique économique aura besoin des lumières d'un théoricien plus spécialisé que lui à certains moments, et il sera bon qu'il puisse le trouver chez les catholiques, bien qu'à ce niveau ce ne soit pas théoriquement nécessaire. Car quoi qu'il en soit, il me semble qu'il y a avantage à bien nous convaincre que ce que l'économiste pris en tant que tel doit apporter à celui qui fera la théorie ou la pratique politique, ce n'est pas une utopie bâtie sur des données normatives, mais d'abord une connaissance positive des réalités immédiates, sur lesquelles appuyer solidement l'édifice normatif.

François-Albert Angers

Réminiscences

Je ne sais quelle hantise me porte aujourd'hui, à quarante-cinq ans, au delà de tant d'événements plus gros de conséquences et d'intérêt plus universel qui ont rempli la première moitié de notre siècle, à me remémorer les origines et les péripéties de la première grande guerre. J'ai lu, il y a quelques années, dans la « Revue des deux Mondes », tout ce qui s'y rapportait et je me retrouve encore aujourd'hui, à mes heures libres, plongé dans le « Correspondant 1914-1918 ». Cela tient probablement à la curiosité instinctive de remonter à l'origine de toutes les angoisses qui ont étreint ma génération et de tous les bouleversements sociaux dont elle a été témoin.

Au-dessus de ce flot d'événements vraiment trop nombreux pour le nombre d'années qui les contiennent, surnage avec une étrange persistence un souvenir qui remonte au seuil de ma toute première adolescence, celui de la déclaration de guerre de 1914. J'avais onze ans : c'était par une soirée chaude de fenaison. Je me souviens que l'atmosphère était saturée de parfums exhalés des foins fraîchement coupés. Je revois mes sœurs revenant du bureau de poste, en compagnie de cousins de leur âge ; elles apportaient les journaux qui étalaient en larges manchettes sur la première page : *Ultimatum de l'Allemagne à la France*, puis le lendemain : *L'Angleterre entre dans le conflit.* Je ne garantis pas l'authenticité de ces titres, j'en rapporte le sens que ma mémoire a conservé. Ce fut le premier contact conscient des hommes de ma génération avec l'histoire du monde. Cette histoire depuis lors n'a guère été clémente pour eux et l'on conviendra sans peine que l'avenir ne leur apparaisse pas encore de tout repos.

Lorsque je revins m'asseoir sur les bancs de l'école primaire en septembre 1914, la carte de l'Europe continentale ne s'était guère modifiée depuis le traité franco-prussien de Francfort conclu en 1871. Vers la même époque s'était faite aussi l'unité italienne. Après cette date, seule la péninsule des Balkans avait subi quelques rajustements peu

importants. Il nous fallait apprendre de mémoire, pour pouvoir les nommer sans hésiter et les indiquer sur la carte géographique suspendue au mur, toutes les capitales des pays européens. Londres, Paris, Rome, voire Saint-Petersbourg se retenaient sans effort ; mais il arrivait aux premiers, même aux premières de la classe, de confondre les capitales des petits Etats balkaniques assez nombreux à cette époque.

Quelle était cette carte géographique de l'Europe en 1914 ? Si nos écoliers d'aujourd'hui pouvaient la reconstituer, ils seraient sans doute fort surpris de constater qu'il n'y a que les frontières des Iles britanniques qui n'ont pas remué depuis trente ans. Sur tout le reste du continent s'est fait, de gré ou de force, un rajustement. De nouveaux Etats ont surgi, d'autres ont disparu, d'autres se sont agrandis au détriment de leurs voisins, d'autres se sont divisés, se créant de nouvelles capitales ou donnant des noms nouveaux aux anciennes.

En septembre 1914, nous pouvions facilement distinguer en Europe quatre groupes de pays aux frontières bien délimitées et faciles à retenir de mémoire en nous appuyant sur les quatre points cardinaux. A l'Est, sur l'Atlantique : le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre. Chacun de ces pays offrait à nos imaginations d'enfants bien des mystères. Du Portugal, rien de précis, si ce n'est que Lisbonne en était la capitale et que ses habitants devaient avoir quelque chose de commun avec les Espagnols. Quant à ces derniers, nous les considérions à travers quelques passages de Marmontel dans les *Incas* et l'idée que nous nous en faisions ne s'éloignait pas trop de la réalité : des gens qui avaient navigué et découvert des mines d'or dans l'Amérique du Sud. Nous pouvions aussi, sans recourir aux lumières de l'institutrice, opérer un certain rapprochement entre les rois très catholiques Ferdinand et Isabelle et la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

L'histoire du Canada que nous étudiions en même temps que la géographie nous donnait une meilleure idée de la France. Nous découvrions parfaitement que les découvreurs du Canada et les premiers colons des rives du Saint-Laurent étaient venus de ce pays-là ; que de

1608 à 1760, notre pays avait été colonie française, que de longues guerres s'étaient livrées pour la possession des « quelques arpents de neige », que, finalement, nous avions changé d'allégeance.

Bien que tout cela nous fût apparu très lointain, la sympathie que nous éprouvions pour la France était très vive dans nos cœurs d'enfants. D'où pouvait-elle provenir après plus d'un siècle et demi de séparation ? L'avions-nous apportée en naissant ? Provenait-elle de notre éducation ? Je ne saurais le dire. Ce qui est certain, c'est que très jeune, j'ai entendu sur les lèvres de ma mère des refrains de chansons françaises comme *C'est un oiseau qui vient de France, A la claire fontaine* et cette autre que la génération d'après 1870 avait encore bien présente à la mémoire en souvenir de la guerre franco-prussienne qui eut au pays de Québec, on le sait, un certain retentissement :

Ils ont pris l'Alsace et la Lorraine,
Mais malgré eux, nous resterons Français.

Nos sympathies d'enfants pour la France tenaient aussi à la communauté de langue. On ne nous enseignait bien que le français et c'est à peine si nous soupçonnions que la connaissance d'une autre langue pût nous être utile. Bref, malgré les traités, la France nous apparaissait encore comme notre véritable mère-patrie. On nous formait l'âme à la française et après la terre de la Province de Québec, c'était la terre de France que nous devions aimer par-dessus toutes les autres.

Quant à la Grande-Bretagne, elle était représentée en rouge sur la carte géographique ainsi que ses dominions et ses colonies. Le tout nous apparaissait comme un colossal empire dont il était vrai de dire que le soleil éclairait toujours l'une ou l'autre des parties. Nous en éprouvions une sorte de fierté entremêlée de crainte et toute de raison.

Au Sud, du côté de la Méditerranée, il y avait l'Italie, pays étrange en raison de sa configuration géographique, sympathique en raison de sa capitale, siège du Pontife romain et terme d'un beau voyage de notre curé, inquiétant en raison de ses habitants qu'on avait l'habitude de

nous représenter comme des hommes chicaniers, prompts à se défendre au couteau dans les bagarres. Quelle erreur !

Séparé de l'Italie par la mer Adriatique se trouvait un groupe de pays relativement peu étendus en superficie que l'on indiquait dans l'ensemble du nom de Péninsule des Balkans. Ce groupe comprenait la Roumanie, la Serbie, le Monténégro, la Bulgarie, la Turquie d'Europe et la Grèce. Chacun de ces pays devait jouer un rôle important dans la guerre de 1914.

A l'Ouest, possédant une frontière commune avec le continent asiatique, s'étendait immense et froide, la Russie des Tsars. Au Nord, les pays scandinaves : Danemark, Suède, Norvège, puis deux autres baignés par la Mer du Nord, la Belgique et la Hollande. Au centre, d'où leur nom d'états centraux, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

Telle était la géographie de l'Europe en septembre 1914. Le partage qui a suivi le traité de Versailles de 1919 ne nous a jamais été aussi familier. Du reste qu'en restera-t-il dans vingt ans à nos écoliers d'aujourd'hui ? Par contre, ils connaîtront peut-être une foule de villes dont nous avions toujours ignoré les noms jusqu'aux campagnes de Russie et de Lybie. Ils auront, combien de fois, entendu à la radio ou lu dans les journaux les noms de Smolenks, de Rostov, de Kharkov, de Stalingrad, de Tobruch, de Bardia et de Benghazie. Ces régions leur deviendront peut-être aussi familières que nous le sont devenus les villages de la frontière franco-allemande de 1914 à 1918.

De la première guerre mondiale, selon l'expression consacrée, les garçons de mon âge ont gardé quelques souvenirs qui ont heureusement servi de points de repère à leurs études personnelles subséquentes. Les opérations de l'Est et du Sud nous ont presqu'entièrement échappé. Même la révolution russe ne s'est présentée à nos jeunes esprits qu'enveloppée dans bien des brumes. Nous nous sommes rendu compte, dans une certaine mesure, qu'il y avait de la guerre du côté des Balkans, de l'Egypte et de l'Italie et c'est à peu près tout.

Les opérations de l'Ouest nous furent plus familières. Nous réali-

sâmes ce que pouvait être l'envahissement de la Belgique au mépris de la parole donnée. Le roi des Belges prit tout de suite à nos regards figure de héros antique. Au début de septembre, nous eûmes l'impression que le sort de la France allait rapidement se décider. Mais cette nouvelle n'altéra guère nos joies d'enfants. Combien j'ai désiré retrouver cette insouciance au cours des tragiques journées de juin 1940. Puis le nom de la Marne joint à celui de Joffre sonna à nos oreilles comme une fanfare. La France était provisoirement sauvée et le théâtre de la guerre allait se localiser pour trois années sur une ligne allant d'Ostende à la frontière suisse et décrivant une large poche d'Arras à Mondidier et de Mondidier à Verdun.

Pendant ces trois années, nous entendîmes bien des fois prononcer les noms de généraux illustres : maréchaux de France, amiraux britanniques, commandants de corps expéditionnaires. Des noms de villes et de villages se sont profondément gravés dans nos mémoires : Ypres, Vimy, Verdun, Courcelette ; des noms de rivières : la Meuse, l'Aisne, la Somme ; des noms de forêts : les Ardennes, la forêt de Compiègne, les Vosges. Nous avons appris qu'il y avait des moyens tout à fait nouveaux de faire la guerre et que l'équipement des soldats alliés devait différer singulièrement de celui des soldats de Jules César sous les murs d'Alésia ; qu'il fallait se défendre au moyen de masques contre les gaz toxiques de toute nature lancés à jets puissants dans la direction de l'ennemi ; que les armées ennemies se guettaient pendant de longs mois mises à couvert dans des tranchées creusées dans le sol. Nous avons appris que la guerre se faisait dans les airs au moyen d'avions de bombardement et sous l'eau par le torpillage des navires au moyen de submersibles. Bref, sans nous donner des notions absolument précises sur le développement des opérations et les chances respectives des belligérants, l'atmosphère nous initiait tout de même au secret des guerres modernes et nous donnait déjà le pressentiment des guerres totales.

Au pays, la guerre de 1914 eut des répercussions plus à la portée de nos observations ; c'est pourquoi, pour ma part, j'en ai gardé des

souvenirs beaucoup plus précis. Ce fut la hausse incroyable des salaires et partant, l'augmentation proportionnelle du coût de la vie ; ce fut l'apparition du costume militaire, même dans nos campagnes au sortir de la messe, le dimanche ; ce fut la longue série des convois sur le chemin de fer et sur le fleuve. Je revois encore à la traverse de Saint-Roch-des-Aulnaies l'aspect singulier des transatlantiques bigarrés. Ils ressemblaient à ces nefs antiques que l'on représente sur les flots armoriés des blasons.

En 1916, se forma aux Communes un cabinet d'union pour hâter et intensifier la contribution canadienne à la guerre européenne. En 1917, le service des soldats canadiens outre-mer devint loi. Il y eut ce que l'on nomme encore aujourd'hui *la conscription ;* il y eut des flottements, de l'ignorance, des abus, des couardises et par-dessus tout de la bonne volonté et de la bravoure. Il y a des ossements de soldats canadiens à Ypres, à Vimy, à Courcelette, tout le long du Chemin des Dames et partout dans les Flandres. En mars 1918, lors de la grande offensive allemande sur le front anglais, seule l'armée de Bing composée en grande majorité de soldats canadiens subit sans broncher le premier choc.

Et nous arrivâmes aux premiers jours de novembre 1918, époque inoubliable pour tous les garçons sortis des limbes de la première enfance. Une épidémie d'influenza sévissait que l'on désignait dans le peuple sous le nom de *grippe espagnole.* Certains croyaient qu'elle avait originé en Espagne ; d'autres soutenaient qu'elle avait été apportée par les soldats de retour du front et tous la considéraient comme une conséquence ou tout au moins comme un accompagnement nécessaire de la guerre. Elle ne causa pas partout les mêmes ravages, jeta surtout les villes dans la consternation, bien que par mesure de précaution, on ait suspendu, dans les villes en particulier, les offices religieux publics et contraint les populations à certaines mesures d'hygiène préventive. Au cours du mois d'octobre, toutes les maisons d'éducation avaient renvoyé leurs élèves sur l'ordre du ministère de la santé publique.

Nous jouissions par contre d'une température inaccoutumée pour

la saison. Les jours ensoleillés succédaient sans interruption aux jours ensoleillés et arboraient chaque soir des crépuscules flamboyants. Les nuits splendidement étoilées faisaient oublier l'avance de l'automne et nous nous serions crus aux vacances d'été sans les champs dépouillés, les soirs hâtifs, la tristesse des massifs et les colorations grises des vergers. C'était la saison par excellence des labours et je me rappelle avoir aidé mon frère à retourner de très vieilles jachères avec deux forts chevaux.

Le 11 novembre, vers l'heure de midi, la nouvelle de l'armistice nous arriva comme portée d'onde en onde sur les vibrations de l'atmosphère. Les appareils de T. S. F. étaient encore bien rares à la campagne. La nouvelle avait dû parvenir par télégramme dans les villes et on s'était empressé de la transmettre par téléphone aux environs. Les journaux du soir devait la confirmer : les alliés victorieux, l'Allemagne définitivement vaincue — du moins on le croyait. On eut l'impression que l'univers reprenait haleine en s'éveillant d'un cauchemar qui l'avait oppressé pendant quatre ans.

Tout de suite dans l'après-midi, je rejoignis mes camarades de collèges spontanément rassemblés sur la place de l'église pour organiser le triomphe. Nous dénichâmes dans les hangars de la fabrique de vieux tuyaux d'orgue. C'était plus qu'il ne fallait pour nous faire entendre aux quatre coins du village et célébrer par un tintamarre convenable la victoire de la France et de ses alliés. Il y eut mieux : nous décidâmes de brûler en effigie Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne. Tout se passa comme nous l'avions ordonné selon nos moyens et nous apportâmes notre contribution à la joie universelle sans bien nous rendre compte de ce qu'elle avait coûté et sans prévoir quelle en serait la durée.

Pendant les vingt années qui suivirent, il s'accomplit dans l'univers un progrès dont plusieurs siècles réunis n'avaient pas été témoins ; c'est pourquoi je crains que mes élèves actuels et futurs, contemporains de la dernière grande guerre, ne trouvent déjà ces souvenirs étranges.

A. Saint-Pierre, O. P.

Le sens des faits

Syndicalisme et politique

Dans un discours préparatoire aux prochaines élections générales prononcé à Wolverhampton, Winston Churchill a déclaré notamment qu'en régime d'industries nationalisées les syndicats ouvriers « tendent à s'identifier avec l'Etat employeur et perdent contact avec leurs troupes ». En outre, le chef conservateur ajouta qu'il croyait « à l'indépendance des trade-unions vis-à-vis de la politique gouvernementale ». Ces déclarations ne retiendraient guère l'attention si elles n'avaient été faites dans un pays dont les chefs politiques viennent en ligne directe du milieu syndical. Pour que Churchill ait tenu de tels propos, c'est que tout ne tourne pas en rond dans la grande famille travailliste. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le chef conservateur a semblé donner raison à ceux qui fomentent et appuient les grèves « inofficielles », c'est-à-dire à ceux qui ne veulent plus se plier aveuglément à la discipline imposée par les dirigeants de la grande centrale syndicale britannique (T.U.C.).

Admettons que l'attitude de M. Churchill ait été inspirée par des mobiles électoraux. Il reste, cependant, qu'il a jeté dans l'arène politique une question qui un jour mettra en péril l'unité du parti travailliste et du mouvement syndical. Ramené à ses données fondamentales, le problème est le suivant : n'y a-t-il pas incompatibilité entre la liberté d'action des syndicats et la planification socialiste ? Dans les pays totalitaires, ce problème ne se pose pas ou plutôt il est résolu à l'avance : les syndicats ne sont que les troupes de choc des services gouvernementaux. Mais dans les pays où existe encore la véritable démocratie politique — et tel est le cas en Grande-Bretagne — les syndicats se trouvent dans une situation intenable lorsqu'ils se portent garants de l'application de la planification socialiste. La crise que traverse présentement le mouvement syndical britannique nous éclaire singulièrement sur le drame qui plane constamment sur les syndicats qui associent étroitement leur destinée à un parti politique.

La position des syndicats en Grande-Bretagne est totalement différente de celle des organisations syndicales des autres pays européens. En effet, dans les pays européens les syndicats ont toujours eu à lutter contre la « politisation » que voulaient leur imposer les partis de gauche. Cela est parfaitement compréhensible si l'on tient compte du fait que socialistes et démocrates chrétiens partagent avec les syndicalistes de

toutes nuances un certain fond commun de principes et d'objectifs sociaux. Mais sachant que la politisation des syndicats aboutit inévitament à des scissions et à une perte de vitesse du mouvement ouvrier, les syndicats entendent situer leur action sur le plan de l'indépendance des partis politiques. Seuls les communistes, en France et en Italie par exemple, tentent de fusionner l'action syndicale et l'action politique ; pour les communistes, les syndicats ne sont que l'instrument de la politique et de la stratégie du parti. En d'autres termes, les syndicats du continent ont toujours craint avec raison d'être dévorés par les partis politiques. En Grande-Bretagne la physionomie syndicale est différente.

Aujourd'hui s'il existe un parti travailliste en Grande-Bretagne, c'est parce que les syndicats ouvriers l'ont fondé. C'est en février 1900 que fut fondé le parti travailliste à la suite d'une résolution adoptée l'automne précédent par le Trade Union Congress recommandant la convocation d'un congrès spécial de toutes les organisations ouvrières en vue d'étudier les moyens d'assurer aux travailleurs une plus grande représentation au Parlement. Jusqu'à 1918 le parti travailliste, qui s'appelait alors Comité de représentation ouvrière, était une fédération de syndicats et d'organismes socialistes. Tout en ayant ses propres députés, le groupe fut amené à appuyer au Parlement le parti libéral dont les lois progressistes retardèrent en quelque sorte son propre développement. A partir de 1918, le parti travailliste recrute des membres individuels, tandis que des partis locaux sont formés dans tous les districts de l'Angleterre. Mais les syndicats devaient conserver la haute main sur la direction du parti. L'affiliation des syndicats au parti travailliste est facultative, mais en principe la majorité des syndicats y adhèrent. Les statuts du parti prévoient aussi que 12 des 25 membres du Comité exécutif national du parti travailliste doivent être désignés par les syndicats affiliés et élus par les délégués des syndicats au congrès annuel du parti.

Ainsi s'explique comment il se fait que les principaux leaders du parti travailliste soient des anciens chefs syndicalistes et que les syndicats contrôlent le parti et non le parti qui contrôle les syndicats. Ainsi s'explique le fait que le gouvernement Attlee-Bevin ait pu compter sur l'appui inconditionnel des syndicats et pourquoi le congrès du parti et le congrès des syndicats se ressemblent comme deux frères jumeaux. En principe, le parti travailliste majoritaire à la Chambre des Communes n'a donc pas à craindre une opposition des syndicats puisque les principaux leaders de ceux-ci siègent au Comité exécutif national du parti. Mais en pratique, tout ce bel édifice menace de s'écrouler en période de crise lorsque la discipline des chefs nationaux est plus faible que le

mécontentement des militants de la base et des chefs locaux. C'est alors que les résolutions des congrès se révèlent sans efficacité, que les éléments communistes excellent à nager en eau trouble et que les chefs d'hier sont accusés d'avoir changé de barricade. Telle est aujourd'hui la situation délicate des grands leaders syndicaux qui voient leurs troupes prendre du poil de la bête à l'occasion des revendications des masses ouvrières qui sont incompatibles avec les exigences de la planification économique.

La fragilité de l'entente entre les syndicats et le gouvernement est apparue clairement dans le domaine du blocage des salaires. Depuis 1945 les grands leaders syndicaux se sont toujours ralliés à la politique travailliste en matière de salaires, mais avec combien de restrictions mentales. Ainsi, au mois de mars 1948 les syndicats furent convoqués à une conférence extraordinaire pour se prononcer sur le blocage volontaire des salaires préconisé par le Livre Blanc du 4 février et dont le principe avait déjà été accepté par le T.U.C. Mais le blocage des salaires fut accepté par les syndicats sous les cinq conditions suivantes : 1) le principe de la libre négociation des conventions collectives ne serait pas altéré ; 2) les augmentations de salaires basées sur une augmentation de rendement seraient justifiées ; 3) les travailleurs dont les salaires sont inférieurs à un niveau raisonnable recevraient une augmentation spéciale ; 4) les taux des salaires dans les industries « sous-peuplées » seraient élevés de façon à attirer la main-d'œuvre quand cela est nécessaire à l'intérêt national ; 5) les différences de salaires qui sont un élément essentiel dans la structure des salaires de nombre d'industries essentielles seraient sauvegardées. En outre, le Gouvernement était invité à prendre des mesures plus efficaces pour faire baisser les prix et pour limiter les profits. Comme le faisait alors remarquer un rédacteur de l'Agence France-Presse, le gouvernement n'avait remporté qu'une victoire morale : les syndicats n'avaient pas officiellement condamné le blocage volontaire des salaires préconisé par le gouvernement, mais ils ne l'avaient pas davantage approuvé.

Il est évident que dans de telles circonstances des grèves inofficielles, c'est-à-dire pas approuvées par les instances syndicales supérieures, peuvent éclater au moindre prétexte. Dans la plupart des cas les motifs invoqués pour justifier des grèves inofficielles cachent alors un malaise plus profond qui résulte de l'insuffisance du niveau de vie des travailleurs. Il ne faut jamais perdre de vue le caractère essentiellement revendicatif des syndicats libres. Dans une véritable démocratie, il n'est pas possible d'endormir des syndicats libres lorsque la situation économique ne se

révèle pas satisfaisante pour les masses. Le Cabinet Attlee et les chefs des centrales syndicales ont eu l'occasion de s'en rendre compte plus d'une fois depuis l'avènement au pouvoir du parti travailliste.

L'évolution de la crise du syndicalisme britannique sera intéressante à suivre à plus d'un point de vue. En Grande-Bretagne les syndicats sont fermement établis et s'ils ne disposent pas des ressources financières des unions américaines, ils n'en sont pas moins des organismes géants, au point qu'ils semblent souffrir d'une sorte d'excroissance. A l'occasion de l'avant-dernière grève des dockers (juin-juillet 1948) le correspondant londonien de la Gazette de Lausanne, Michel Clerc, a souligné quelques-uns des aspects de la crise qui menace présentement la solidité du syndicalisme britannique. Comparant les syndicats d'aujourd'hui à ceux d'hier, il faisait remarquer qu'ils sont devenus de grandes machines administratives, « installées entre la Chambre des Lords et l'Eglise d'Angleterre, dont les chefs manient des sommes dignes des banquiers de la City, donnent des interviews aux journaux, parlent à la radio, vedettes à la fois illustres et anonymes, proches et inaccessibles. Tandis que les figures populaires, Bevin, Morrison, étaient aspirés par le pouvoir, de nouveaux leaders, en effet, sont apparus qu'on prendrait, à les voir, pour des administrateurs de sociétés. Héritiers d'une démocratie parvenue, ceux-ci n'ont pas connu les grands conflits industriels, n'ont jamais conduit de grèves. Bons organisateurs, mais faibles orateurs, sachant manier les secrétaires mais non les troupes, doués de bon sens plus que d'imagination, cultivant la règle et non l'élan, ils abordent le syndicalisme comme une carrière administrative ». Tout cela serait un moindre mal pour le syndicalisme si ses chefs ne devenaient pas prisonniers du pouvoir car, continue Michel Clerc, « tandis que l'Etat se socialise, l'union, avec ses députés aux Communes et ses ministres dans le Cabinet, cesse d'être un instrument de combat. Elle s'embourgeoise. Elle se fait homme d'Etat. Elle s'assimile d'instinct les responsabilités du pouvoir, prend l'intérêt national en considération et y regarde à deux fois avant de déclencher une grève contre l'Etat, devenu patron et dont elle se sent partie intégrante. Devant cette « trahison » du syndicalisme au profit de l'intérêt national, l'ouvrier n'a plus d'autre recours que la rébellion. Ainsi naissent les grèves irrégulières ». En bref, les syndiqués en viennent à dénoncer la puissance syndicale et ses complicités avec le pouvoir comme ils dénonçaient naguère la puissance du capital et ses prolongements politiques. Michel Clerc faisait ces réflexions en 1948.

En juillet 1949 une nouvelle grève des dockers a frappé l'économie de la Grande-Bretagne. Il serait trop long d'expliquer ici comment éclata

cette grève encore inofficielle provoquée par un différend syndical canadien. Retenons cependant les constatations faites de nouveau par Michel Clerc. Selon lui, la grève des dockers révèle : 1) une grande confusion d'esprit chez les grévistes ; un décalage très net entre la conception « ouvrière » des obligations professionnelles et la conception travailliste des mêmes obligations ; 3) un déclin considérable de l'autorité syndicale, un abîme séparant les chefs des troupes ; 4) l'absence de toute politique concertée de la part du gouvernement en période de crise. Appartenant à la rédaction d'un journal de tendance libérale, les conclusions de Michel Clerc ne sauraient nous surprendre : « Il est clair aujourd'hui que le travaillisme s'est trompé. Il y a place en régime socialiste pour l'agitation sociale, mais à la différence de ce qui se passait jadis les mécontents n'ont plus devant eux, pour fixer leur mécontentement, que l'épouvantail anonyme d'un bureau de fonctionnaires ; la nationalisation les a privés de boucs émissaires ; la puissance quasi gouvernementale des trade-unions, bureaucratisant leurs chefs, les a privés de guides ; l'avènement du socialisme les a privés de but. Ainsi, les voyons-nous, dockers, cheminots, mineurs, mécaniciens, plus heureux matériellement que jadis, mais égarés moralement et cherchant, dans un monde devenu complexe, des meneurs d'hommes aux idées claires ». Concédons que ces réflexions contiennent des exagérations. Il n'en reste pas moins que le syndicalisme britannique traverse une véritable crise et que les travailleurs des autres pays peuvent en tirer une leçon utile.

Est-ce à dire que le syndicalisme, par principe, soit inapte à saisir les impératifs de l'intérêt collectif général bien compris et qu'il doive saboter systématiquement la politique du gouvernement lorsque celle-ci ne cadre pas avec les objectifs de la politique syndicale. Au contraire. Un syndicalisme qui veut maintenir son indépendance ne peut faire abstraction des exigences du bien commun de l'ensemble de la société, au risque de contribuer à l'acheminement de la société politique vers le totalitarisme qui implique la mise en esclavage des activités syndicales. Les égoïsmes ouvriers, aussi bien que les égoïsmes patronaux, conduisent au fascisme, c'est-à-dire à la destruction de la liberté.

Pierre George

Le R. P. François-Marie Drouin, O. P.

A Boston, le 14 juillet 1949, M. Albert Chambon, consul de France, remettait la médaille d'honneur des Affaires étrangères à plusieurs Franco-américains du nombre desquels se trouvait le R. P. François-Marie Drouin, O. P., curé de la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul,

Lewiston, Maine. Nous profitons de cette occasion pour souligner le bienfaisant rayonnement paroissial et ultra-paroissial d'un des nôtres. Né à Ottawa, études classiques au Collège Saint-Alexandre, Iron Side, le Père Drouin prit l'habit dominicain le 4 août 1924. Après de brillantes études au Collège dominicain d'Ottawa, il conquit son grade de lecteur en théologie, alla parachever ses études à Fribourg, Suisse, d'où il en sortit lauréat en théologie. Quelques années d'enseignement et d'apostolat à Ottawa lui fournirent l'occasion de réfléchir sur un sujet d'actualité : la limitation des naissances et de publier une solide étude théologique « Le *Birth Control* » qui lui valut de Rome la médaille *Bene merenti.* Supérieur de notre Maison de Prince-Albert pendant trois ans, il revint dans l'Est du pays en 1939 où il fut assigné à Lewiston comme curé de l'importante paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul. Parfait bilingue, c'est là qu'il devait donner sa pleine mesure. Parce qu'il avait su bien meubler son esprit de solides connaissances théologiques, sociales et historiques qu'une belle culture générale soutient et agrémente — il est aussi excellent violoniste — il put se lancer dans l'action, en pleine lumière, diriger d'une pensée juste et dynamique bien des organismes sociaux, des mouvements ouvriers, particulièrement le C.I.O. dans des périodes difficiles. Toujours il sut être à la hauteur de la tâche ! On ne compte plus aujourd'hui les sociétés américaines dont il est membre, souvent l'animateur. C'est en reconnaissance de cette activité dans les diverses sphères religieuses ou sociales que les autorités américaines le créèrent « citoyen américain émérite ».

Dans le domaine strictement paroissial, il faudrait surtout signaler son dévouement à la cause scolaire franco-américaine, à l'amélioration des programmes et du personnel de ses écoles, à la fondation d'un *High School* bien organisé, etc., mais cette brève chronique ne nous permet pas de nous étendre sur un sujet où il y aurait de belles pages à écrire. Mais les paroles que lui adressait le Consul de France en lui remettant la médaille de vermeil des Affaires Etrangères sont pleinement justifiées : « Le Révérend Père Drouin, dominicain, grand et sincère ami de la France, est, dans la région de Lewiston, l'animateur de toutes les manifestations culturelles françaises. Par son inlassable dévouement et son extraordinaire activité, il a rendu à la France et à son pays les plus éminents services ». La « Revue Dominicaine » est heureuse d'offrir, avec le témoignage de son admiration, ses félicitations au curé de Saint-Pierre et Saint-Paul qui est sûrement une des gloires de l'Eglise du Maine.

La Direction

La mort de Maurice Blondel

Maurice Blondel, le philosophe d'Aix, a succombé le 4 juin dernier à une crise cardiaque. Il était âgé de 88 ans. Il est mort en toute lucidité et conscience, offrant sa vie à Dieu au cours d'une très brève agonie.

Ses obsèques ont eu lieu le 8 juin à Aix-en-Provence. Il a été inhumé à Dijon dans le caveau de famille. Le Souverain Pontife, deux cardinaux français, plusieurs ambassadeurs, une foule d'amis de France et de l'étranger, ont envoyé leurs condoléances. Quatre prélats, un nombreux clergé, toute la Faculté des Lettres en robe ont suivi le cortège. Son Exc. Mgr de Provenchères, retenu à Paris pour les funérailles du cardinal Suhard, a fait lire en chaire par Mgr Monnier, vicaire général, un éloge très émouvant du disparu. « C'est en voyant monsieur Blondel, a notamment affirmé l'archevêque d'Aix, que j'ai compris ce que c'est qu'être d'Eglise... Si M. Blondel a paru suspect à certains pour son enseignement, en revanche, il a eu les encouragements de tous les papes : Léon XIII, Pie X, Pie XI et Pie XII ».

Ainsi disparaît un très loyal serviteur de l'Eglise. La philosophie catholique perd en lui un représentant éminent. C'est ce dont avait conscience certainement, en adressant ses condoléances à Aix, notre illustre ami Jacques Maritain qui, sans professer la même doctrine philosophique, a toujours estimé et honoré le maître d'Aix. De notre côté, nous pouvons fort bien marquer les différences (après tout secondaires, comme disait le P. Sertillanges) qui nous séparent du philosophe de l'action. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour rendre à sa mémoire un hommage d'admiration profonde, de reconnaissance aussi et d'attachement sincère pour sa généreuse intrépidité, son dévouement total à la cause de l'esprit et son éclatante fidélité catholique.

Nous nous souviendrons en particulier que c'est le P. Réginald Beaudoin, socius du Maître Général des Dominicains, qui guida la rédaction des pages de *L'Action* touchant le problème du surnaturel et citant saint Thomas. Nous rappellerons aussi que Blondel en dépit des controverses, restait très attaché de cœur à l'Ordre des Frères Prêcheurs, sur lequel il faisait refluer une part de son admiration sympathique pour son compatriote bourguignon, Lacordaire. Il a écrit plusieurs fois dans la *Revue Thomiste*, *La Vie Spirituelle* et *La Vie Intellectuelle* (Même dans cette Revue-ci, il écrivit *Comment expliquer et résoudre nos conflits*, octobre 1947, p. 155 et *Est-ce la gestation d'un monde nouveau ?* février 1948, p. 87).

Il fut un grand esprit et un grand chrétien. Aveugle depuis 1926,

de santé toujours délicate, il a su rester fidèle jusqu'à un âge fort avancé à la messe de communion quotidienne (qu'il servait lui-même à 6 heures du matin), à la pratique de l'oraison, de la lecture spirituelle, du chapelet et de la visite au Saint-Sacrement. Malgré sa cécité, il a travaillé jusqu'à la dernière heure, dictant des milliers de pages de son fauteuil ou même de son lit de malade. Où a-t-il puisé une telle énergie, une telle force d'abandon de soi ? N'en doutons pas, dans sa vie intérieure, dans son sentiment profond de la présence du Seigneur.

Nos prières accompagnent l'âme de ce religieux laïc, de ce contemplatif qui nous révéla la valeur de l'action. Nos condoléances douloureuses vont à tous les siens. Ajoutons, en ce qui concerne les travaux et les plublications de Blondel, qu'on en trouvera la liste complète dans le dernier volume paru chez Aubier sur sa doctrine et préfacé par lui : *La Philosophie de l'action. Essai sur l'Intellectualisme blondélien* (Cf. *La Vie Intellectuelle*, juillet 1949, p. 53).

Hôpital Sainte-Justine

La campagne annuelle de Sainte-Justine en faveur des enfants malades de chez nous aura lieu, cette année, du 26 septembre au 6 octobre. Le devoir de tous ceux qui ont un cœur sensible à la souffrance ou une tête capable de s'ouvrir aux idées généreuses sera alors d'écouter, même de loin, les plaintes des enfants malades et d'organiser un sauvetage héroïque. Il n'y a pas que le naufragé qui mérite pareil secours. L'enfant malade, sans toujours être dans un cas extrême, surnage dans une mer de souffrance et si personne ne va vers lui, le naufrage est inévitable. Ecouter son appel est un devoir, accourir vers lui, faire un sacrifice financier en se privant du superflu, de mille bagatelles est un impératif de conscience. Combien peuvent être sauvés par nous et combien périront sûrement sans nous ? Pensons-y bien à l'heure où des bénévoles nous tendrons la main et engageons-nous bravement dans la voie royale de la charité.

A. L.

L'esprit des livres

Chanoine Auguste Croegaert — « Les rites et les prières du Saint Sacrifice de la Messe ». Vol. III, 470 pages. H. Dessain, Malines, 1949. 21 cm.

« La Revue Dominicaine » a déjà présenté à ses lecteurs (livraison de mai, page 320) l'important ouvrage du Chanoine Croegaert sur la Sainte Messe. Il nous plaît de mentionner la parution du troisième et dernier tome et, à son occasion, de souligner la valeur et l'intérêt exceptionnels de cette publication dont on sait déjà le but et la méthode.

Parue d'abord en 1938, cette nouvelle étude sur la liturgie de la Messe connut un franc et rapide succès qui en est assurément la meilleure recommendation. Succès bien mérité par la compétence reconnue de l'auteur, la richesse et la sûreté de la documentation, et le tour clair et pratique de l'exposé.

Autant de qualités qui faisaient désirer de toutes parts une réédition de ce remarquable ouvrage. La seconde édition comblera tous les vœux. On y trouvera un accroissement substantiel de 563 pages, portant à 1543 pages le total pour les trois volumes. Tous les chapitres ont été amplifiés et une série de nouveaux ajoutés concernant le mobilier de la messe, le luminaire, les cloches, les ornements sacerdotaux et la préparation du prêtre au sacrifice. Enfin la documentation a été mise à jour, non seulement dans la bibliographie, mais dans le corps des chapitres, où, par exemple, nous avons la satisfaction de voir largement utilisés les enseignements précieux de l'encyclique *Mediator* sur la liturgie (20 nov. 1947). Ce qui a obligé l'auteur à effectuer une revision et un remaniement complet de son texte. On reconnaîtra là le souci de perfection caractéristique du Chanoine Croegaert.

On a écrit beaucoup et d'excellents livres sur la Messe. Celui que nous avons le plaisir de recenser présente une synthèse unique sur le sujet. C'est une véritable « Somme ». On y trouvera un trésor de renseignements les plus variés pouvant contribuer à faire mieux comprendre et apprécier la Sainte Messe: renseignements historiques, liturgiques, juridiques, théologiques et ascétiques même. On appréciera aussi les « Suggestions » ou «Conclusions pratiques » apposées en fin de chapitres : suggestions toujours judicieuses, jugements ouverts et pondérés quand il s'agit en particulier d'apprécier certaines pratiques comme la célébration face au peuple, l'emploi de la langue vulgaire, la messe dialoguée, etc.

On trouvera sans doute fort imposant cet ouvrage en trois volumes sur la messe. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'a rien de lourd ni de rebutant. C'est même tout le contraire. Grâce à une présentation bien aérée avec multiplication de titres et de sous-titres, grâce aussi à un choix judicieux des matériaux incorporés dans le texte, grâce enfin à un style alerte et entraînant, ce livre est d'un intérêt palpitant, non seulement pour les prêtres et les religieux, mais pour tout chrétien capable de vibrer devant

les beautés de notre liturgie quand on les lui révèle. Les 48 planches en héliogravure ajoutent un nouvel attrait à l'ouvrage en même temps qu'elles font honneur au goût esthétique de l'auteur.

Ce que nous venons d'en dire manifeste assez clairement le caractère propre de ce magistral ouvrage. Ce n'est point une étude technique destinée à des spécialistes, ce n'est point un travail d'érudition pour des curieux, c'est une « Somme » des connaissances *utiles* à tout chrétien et surtout aux prêtres, sur la Messe. «Avant tout, déclare l'auteur, nous avons voulu fournir aux membres du clergé un instrument de travail méthodique et pratique, tant pour leur initiation personnelle que pour leur apostolat sous forme de sermons, cours, leçons pour cercles d'étude ou conférences ». Nous ne pouvons que féliciter M. le Chanoine Croegaert d'avoir si parfaitement réalisé ce but apostolique et nous souhaitons à son livre la plus large diffusion. Nous nous permettons de le recommander spécialement aux séminaristes et aux prêtres, aux religieux et religieuses, et aux missionnaires. Ce serait un cadeau idéal à offrir à l'occasion d'une profession religieuse, d'une ordination ou d'un jubilé sacerdotal, ou d'un départ de missionnaire.

Pierre-E. Lachance, O. P.

Emile Georges, C. J. M. — « Saint Jean Eudes, modèle et maître de vie mariale ». Lethielleux, Paris, 1946. 19 cm. 309 pages. 2 hors-texte.

Saint Jean Eudes (1601-1680) fut, toute sa vie durant, le dévot chevalier de la Vierge Marie. Le futur fondateur de la Congrégation de Jésus et Marie, dite des Eudistes, nous raconte ainsi sa naissance miraculeuse : « Mon père et ma mère ayant été trois ans depuis le commencement de leur mariage sans pouvoir avoir d'enfants... ils firent vœu, en l'honneur de la bienheureuse Vierge, d'aller à Notre-Dame de Recouvrance, qui est un lieu de dévotion à la même Vierge, dans une chapelle qui est dans la paroisse des Tourailles, au diocèse de Séez ; en suite de quoi ma mère étant devenue enceinte fit un pèlerinage avec mon père en la dite chapelle, là où ils m'offrirent et me donnèrent à Notre-Seigneur et à Notre-Dame ».

Il étudie au collège des Pères jésuites de Caen où, membre de la Congrégation de la Sainte Vierge, il s'engage par vœu à la pratique de la chasteté parfaite. *Maria duce*, il entre à l'Oratoire, le 25 mars 1623, et, la même année, « en la fête de Notre-Dame de Pitié, qui se fait le vendredi de la Passion de Notre-Seigneur », il revêt l'habit ecclésiastique. Là, des maîtres comme Bérulle, Condren, Gibieuf le guident dans sa formation mariale. Le 25 mars 1624, Jean Eudes traduit sa doctrine mariale en un acte expressif : il prononce les *Vœux de servitude à Jésus et à Marie*. Il est élevé au sacerdoce, le 20 décembre 1625 et il célèbre sa première messe en la nuit de Noël à un autel dédié à la Sainte Vierge. En 1643, il fonde la Congrégation de Jésus et de Marie. Il devient aussi le fondateur des religieuses de l'Ordre de Notre-Dame de Charité. Il fonde encore la *Confrérie du Cœur de Jésus et de Marie* et la *Société du Cœur de la Mère admirable*.

Les sources de la mariologie de saint Jean Eudes sont la Sainte Ecriture, la Liturgie, les Pères et les Docteurs de l'Eglise. Le jour de l'Annonciation apparaît au fondateur des Eudistes comme « le centre de gravité de tout le cycle de la Rédemption ». Du *fiat* de Marie découle sa maternité divine. C'est à bon droit que l'Eglise lui a décerné le titre de *docteur* de la dévotion au saint Cœur de Marie.

Très beau livre qui plaira à tous par l'élévation de la pensée, la facilité du style, la profondeur de l'érudition.

Elie Goulet

CERVANTES — « Don Quichotte ». Les Editions Fides, Montréal, 1948. 31 cm. 150 p.

Don Quichotte est surtout connu par certains extraits qu'on trouve dans les livres de lecture courante et ailleurs. Grâce à Fides, nous avons maintenant l'œuvre complète. Il eût été avantageux pour les grands écoliers et les débutants en littérature d'indiquer dans une préface ou introduction la place qu'occupe dans la littérature universelle ce chef-d'œuvre de Michel de Cervantes (1547-1661) et ses répercussions sur la littérature du grand Siècle. Le format de ce volume est discutable. Je n'oserais sûrement pas l'emporter en voyage. Qu'importe ces considérations secondaires quand Don Quichotte se fait accessible à tous après avoir été si longtemps introuvable. Désormais, il pourra jouer un beau rôle auprès des âmes moroses, leur donner le goût de vivre et aussi celui de la blague. Ce n'est pas *Marius* qui s'en scandalisera !

A. L.

Paul-Henri BARABÉ, O. M. I. — « Un siècle de miséricorde ». Editions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1948. 19.5 cm. 416 pages.

Le R. P. Paul-Henri Barabé, de cette plume toujours alerte qu'on se plaît à lui reconnaître, évoque un siècle de dévouement et d'abnégation consacré aux malheureuses victimes d'un monde égoïste qui est toujours prêt à leur lancer la pierre : heureusement, elles rencontrent pour les relever les Sœurs de Miséricorde.

La fondatrice des Sœurs de Miséricorde fut Mère de la Nativité qui porta aussi le nom de Marie-Rosalie Cadron et de Madame Jetté. « Née au village de Lavaltrie, près du Saint-Laurent, à trente milles de Montréal, le 7 janvier 1794 ; mariée à l'âge de dix-sept ans et mère de onze enfants, veuve avant la quarantaine, puis, douze ans plus tard, le 16 janvier 1848, fondatrice d'un institut établi pour la sauvegarde des filles pénitentes, pour le salut des nouveaux-nés et pour la direction des hôpitaux, elle mourut le 3 avril 1864, laissant une œuvre solide de discrète charité et un monument impérissable du souvenir de ses vertus ».

L'œuvre connut des débuts difficiles ; mais grâce au zèle inlassable de son fondateur, Mgr Ignace Bourget, elle se consolida et ne tarda pas à s'établir en dehors de Montréal. Les premières migrations furent celles de New-York et d'Ottawa.

En 1930, la maison mère des Sœurs de Miséricorde se transportait à Cartierville. « C'est le 7 novembre 1930 que le majestueux édifice ouvre officiellement ses portes. Ce jour-là, dans l'avant-midi, la très Révérende Mère Saint-Aimé, supérieure générale, accompagnée de Mère Sainte-Catherine-de-Sienne, première assistante, quitte la rue Dorchester pour aller installer solennellement le personnel de la maison mère à Cartierville ».

Cette œuvre magnifique, visiblement protégée par la Providence, connut la sollicitude de tous les évêques de Montréal qui se sont succédés sur le siège de Mgr Ignace Bourget. Elle continue à veiller sur ses protégées et ses Madeleines.

André Tilly

Léon Gérin — « Le type économique et social des Canadiens ». Editions Fides, Montréal, 1949.

Il convient de remercier les Editions Fides pour la réimpression du fameux ouvrage de Léon Gérin. C'est une œuvre qui a vieilli, mais qui n'a pas encore été dépassée chez nous, si ce n'est par les travaux de deux sociologues américains, Horace Miner et Everett C. Hughes. Gérin, disciple de Le Play, s'est appliqué à utiliser la méthode monographique dans l'étude de notre milieu rural. Dans « Le type économique et social des Canadiens », il a groupé cinq monographies, chacune représentative d'un type particulier de l'habitant canadien-français. Ces analyses sociologiques ouvrent la voie à d'autres recherches sociales. Nous souhaitons que des sociologues s'adonnent aujourd'hui à un travail similaire, de sorte que le résultat de leurs recherches nous permette de mesurer quelle a été l'évolution sociale de notre milieu rural depuis 50 ans.

Napoléon Leblanc

Michel Koriakoff — « Je me mets hors la loi ». Editions du Monde Nouveau, Montréal, 1949. 19.5 cm. 224 pages.

Michel Koriakoff a compris qu'une mission providentielle lui était réservée le jour où il échappa miraculeusement à la mort. Au moment où ses compagnons tombent sous les balles allemandes dans un bois voisin, Koriakoff se demande ce qu'il adviendra de lui : il ouvre au hasard le Nouveau Testament et lit ce passage de l'Apocalypse : « *... il mit sur moi sa main droite et me dit : ne craignez point* ». Voici qu'au lieu d'être fusillé, Michel Koriakoff est envoyé à la *Kriegsberichterkompanie* (Compagnie des correspondants de guerre) : rendu là, « avant de me coucher, j'ai ouvert au hasard le Nouveau Testament. Je suis tombé sur le chapitre I de la 2e épître aux Corinthiens : *... Nous avons été excessivement accablés, au delà de nos forces, de telle force que nous désespérions même de conserver la vie. Et nous regardions comme certain notre arrêt de mort, afin de ne pas placer notre confiance en nous-mêmes, mais de la placer en Dieu qui ressuscite les morts. C'est lui qui nous a délivrés et qui nous*

délivrera d'une telle mort, Lui de qui nous espérons qu'il nous délivrera encore.

Aussi Michel Koriakoff a-t-il écrit cette autobiographie afin de dire la vérité sur le régime soviétique. Ce livre nous apprend des choses très intéressantes, ainsi cet immense espoir en un changement en Russie qui germa au cœur des Russes au commencement de la guerre. Lors des prières pour la victoire de l'Armée Rouge, le 26 juin 1941, le patriarche Serge exprimait ainsi cette espérance : « Que l'orage arrive ! Nous savons qu'il apporte avec lui non seulement le mal, mais aussi le bien. Il rafraîchit l'atmosphère et chasse les microbes. Puisse donc l'orage de la guerre servir lui aussi à purifier notre atmosphère morale ! » Mais la guerre est passée et rien n'est changé : le « pouvoir spirituel » du bolchévisme, c'est toujours « le pouvoir des cercles de fer aux vis bien serrées ».

Ce livre nous apprend encore le pourquoi de cette guerre entre l'Allemagne et la Russie : « C'est le châtiment de Dieu : il a châtié la Russie par les mains allemandes, par les mains russes il châtie l'Allemagne ».

Il faut lire ce livre pour connaître la vérité sur la Russie, sur le soldat russe qui se conduit plus férocement que la brute la plus sanguinaire.

André Tilly

François-Albert ANGERS — « Initiation à l'économie politique ». Collection Bibliothèque économique et sociale, Editions Fides, Montréal, 1949.

Il s'agit d'une œuvre de vulgarisation. Ecrit d'abord à l'intention des secrétaires de Chambres de Commerce, cet ouvrage a donc subi une première épreuve auprès d'un public quelque peu initié à la vie économique. L'auteur a cru bon d'ajouter au texte original des développements qui le rendent plus complet et, d'une certaine manière, plus accessible. Les personnes soucieuses d'acquérir certaines notions d'économie politique se réjouiront de pouvoir compter sur un manuel approprié. M. Angers le dit lui-même dans sa préface : le manuel est fait pour l'étude et pour aider les individus à cheminer sûrement dans l'acquisition de connaissances plus approfondies.

On trouve dans cet ouvrage les notions fondamentales que l'on rencontre dans tous les manuels d'économie politique. Son originalité lui vient des applications pratiques illustrant abondamment les données théoriques.

Un chapitre d'introduction rappelle la définition classique de l'économie politique, les lois qui la régissent, la division des phénomènes économiques et les méthodes propres à l'étude de l'économique.

La première partie de l'ouvrage traite de la consommation. Etant le terme de l'activité économique, étant commandée par les besoins, l'auteur la définit brièvement et s'applique à décrire la nature des besoins et leurs multiples manifestations.

La deuxième partie couvre les phénomènes de la production. Après avoir décrit les trois facteurs de la production, la nature, le travail et le capital, l'auteur indique les différentes formes d'associations grâce aux-

quelles ces trois facteurs peuvent donner aux choses l'utilité qui les rend désirables et aptes à satisfaire nos besoins. Suivent ensuite deux chapitres d'un intérêt vivant sur l'organisation de la production dans le monde moderne au point de vue de la fabrication et au point de vue de la distribution. L'auteur s'intéresse à l'étude des grands phénomènes qui caractérisent la production matérielle des choses : la division du travail, le machinisme et la standardisation, l'organisation scientifique du travail et la rationalisation, la concentration. Il les analyse objectivement, en explique l'origine et le mécanisme, présente les avantages qu'ils comportent et signale les limites qu'ils rencontrent dans leur application. De même fait-il la revue des phénomènes propres à la distribution : la multiplication des intermédiaires, la spécialisation, la concentration et la publicité.

La troisième partie, consacrée à l'étude du phénomène de la circulation, est la plus considérable « parce que l'échange introduit des complications sans limites dans une économie ». Nous avons là tout le problème de l'échange des biens et des services et le mécanisme qui le rend possible. Après avoir défini les notions fondamentales de valeur et de prix, l'auteur s'applique d'abord à définir la monnaie, ses fonctions, ses caractéristiques et son rôle comme moyen d'échange, puis il décrit les différents systèmes monétaires « qui incarnent les idées que les hommes ont entretenues au cours des siècles sur les moyens de régler (...) le problème d'équilibre entre masse monétaire et production ». Le crédit, le système monétaire canadien, la bourse et le change font l'objet d'une étude claire et précise, susceptible de dissiper les errements auxquels le public s'expose lorsqu'il est mal informé.

La répartition des biens fait l'objet de la quatrième partie de cet ouvrage. Elle donne lieu à des considérations très sérieuses sur la nature du revenu et spécialement sur le revenu individuel et le revenu national. La notion de profit y est scientifiquement discutée et l'auteur en dégage des conclusions fort opportunes. Suit une synthèse du mécanisme de l'activité économique et une étude sérieuse sur les causes de déséquilibre et leurs manifestations.

« Initiation à l'économie politique » est donc un manuel fort pratique pour tous ceux qui veulent se familiariser avec les notions fondamentales de l'économie politique et un guide sûr entre les mains de tous ceux qui s'occupent d'éducation populaire.

Napoléon Leblanc

Séraphin Marion — « Les lettres canadiennes d'autrefois ». Tome VI : La querelle des Humanistes canadiens au XIXe siècle. Editions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1949. 19 cm. 232 pages.

M. Séraphin Marion continue sa série des lettres canadiennes d'autrefois avec un volume consacré à « La querelle des Humanistes canadiens au XIXe siècle ».

Nous retrouvons ici les qualités qu'on s'est toujours plu à reconnaître à ce dévoué serviteur de nos lettres. Dans un avant-propos très dense, il

évoque l'atmosphère où éclata cette querelle. Puis, M. Marion raconte en un style alerte, vivant, classique, les différentes phases de cette polémique et ses conséquences. Il tire enfin des conclusions qui ne sont pas très judicieuses.

Dans ce dernier livre, en effet, l'auteur se départit de cette rigoureuse impartialité qu'on se plaisait à lui accorder. Nous croyons que c'est faire abstraction de l'intelligence des lecteurs que de trancher aussi arbitrairement la question, de répartir les responsabilités. Après la lecture de ce livre, nous avons l'impression que l'abbé Alexis Pelletier, Louis Veuillot et Mgr Gaume sont de pauvres persécutés. Et les persécuteurs sont Mgr Baillargeon, Mgr Dupanloup et Son Eminence le cardinal Taschereau. Cela ne convaincra personne : l'abbé Pelletier, par son intempérance de langage, par ses moyens plus ou moins délicats, par sa désobéissance à l'autorité ecclésiastique s'est attiré les déboires qui se sont abattus sur lui. De plus, l'auteur semble croire fondés les griefs de M. Pelletier contre le Séminaire de Québec. Nous croyons que l'historien doit faire preuve de plus de discernement, d'un esprit critique plus averti.

Enfin, M. Marion affirme, en conclusion, que « l'humanisme gréco-latin est un mauvais maître », qu'il est la cause que notre civilisation soit devenue aphrodisiaque ; pour mieux nous convaincre, il nous apporte les témoignages de Claudel, de Charmot. Aussi, l'auteur voudrait-il que nos éducateurs tempèrent « leur zèle pour les divinités terrestres de l'Olympe ». Pour une fois, M. Marion se fourvoie lamentablement dans un enchevêtrement d'affirmations gratuites. Il se révèle un fervent disciple de Mgr Gaume... Il est inconcevable qu'un auteur de la qualité de M. Marion se trompe aussi magistralement sur une question aussi délicate.

A B.

Jean SIMARD — « Hôtel de la Reine ». Les Editions Variétés, Montréal. 1949. 19 cm. 208 pages.

M. Jean Simard est un écrivain de première valeur. Il écrit une langue forte, imagée, lumineuse et classique. Chez lui, rien de compassé ni de guindé. Aucune morgue dans ce style qui se tient à égale distance de la frigidité de certains puristes et d'un nonchaloir à la Montaigne. Il est servi par une imagination créatrice qui lui impose l'œuvre à écrire. Car, nous dit-il, *l'on n'écrit pas son livre : le livre veut être écrit, ce qui est bien différent. Il s'impose à vous, lui et pas un autre, pétri de solitude, de larmes, de souvenirs enchantés ou douloureux ; car voilà bien de quelle pâte amère nos travaux sont faits !...*

Nous retrouvons Félix à l'*Hôtel de la Reine,* où descendent les voyageurs de passage à Saint-Agnan. Il est venu dans ce petit village du bas du fleuve « soigner, ruminer, cajoler la double blessure d'un revers de fortune et d'un déboire amoureux ».

Félix a été proprement roulé par l'homme de loi nommé exécuteur testamentaire par le conseil de famille. Le père de Félix laissait quelques titres et une belle bibliothèque. « Le protecteur de l'orphelin s'empara aussi-

tôt de l'argent, abandonnant les livres à son pupille et lui improvisant de nobles discours sur la nécessité de se débrouiller seul pour réussir dans la vie. Or, l'écho des belles paroles s'est tu depuis longtemps ; l'argent a été dévoré par des entreprises ridicules ; mais les livres sont toujours là, remplis d'une richesse intarissable et autrement précieuse. Félix y a puisé une philosophie indulgente qui lui permet de goûter aujourd'hui, après nombre d'années, tout le comique involontaire des propos vertueux que lui tint le législateur malhonnête en l'abandonnant, au seuil de l'existence, après l'avoir proprement détroussé ».

Puis, notre héros évoque avec une émotion réelle la blessure infligée à son cœur par un déboire amoureux. Touche délicate qui effleure à peine le sujet de peur que ne se rouvre la plaie. « Félix aura bu, jusqu'au fond, l'aigre liqueur qu'il s'est versée : rien n'est perdu, avec lui, tous les coups portent. Et cependant, si vous lui demandiez :

— Et cette jeune fille, Félix, dis-moi : comment était-elle ?

— Je ne saurais dire, répondrait-il. Je me souviens seulement qu'en quittant une pièce, elle emportait avec elle toute la lumière... Depuis qu'elle n'est plus là, je vis dans l'obscurité ».

Mais, en vue de scandaliser l'aile bien pensante de notre Landerneau littéraire et de s'attirer les coups d'encensoir de l'aile avancée de ce même Landerneau l'auteur y va d'une crudité de langage parfois excessive, émaille son texte de citations de Voltaire, d'Henry de Montherlant, de Camus, de Sartre, de Gide, de Stendhal : cela brise l'esthétique de l'œuvre et l'éthique, l'auteur le proclame, il ne s'en préoccupe pas... C'est fort malheureux pour la morale...

André Tilly

Colonel C. P. Stacey — « L'armée canadienne, 1939-1945 ». Imprimeur du Roi, Ottawa. 24 cm. 264 pages.

Ce magnifique volume relate l'histoire de l'Armée canadienne au Royaume-Uni, en Italie, en France, en Hollande, en Allemagne. On y trouve de précieux renseignements sur les attaques de Dieppe, de Hong-Kong. L'auteur rapporte les faits dans un style simple, agréable à lire, à la portée du lecteur moyen.

Tout à l'honneur du Canada de ses troupes, de ses chefs, ce livre, disons mieux, ce grand chapitre de notre histoire militaire passionnera sûrement tous ceux qui raffolent d'aventures héroïques. De nombreuses cartes géographiques, douze reproductions des meilleures œuvres de nos peintres canadiens permettent de refaire en esprit l'odyssée de l'Armée canadienne. Voilà un volume tout à l'honneur de l'Imprimeur du Roi.

LES RECENSIONS DU MOIS...

Les rites et les prières du Saint Sacrifice de la Messe, Vol. III, *par Chan. Auguste Croegaert* \$4.50

Saint Jean Eudes, *par Emile Georges, C. J. M.* 1.50

Don Quichotte, *par Cervantes* 1.50

Un siècle de miséricorde, *par Paul-Henri Barabé, O. M. I.* 1.25

Le type économique et social des Canadiens, *par Léon Gérin* 1.50

Je me mets hors la loi, *par Michel Koriakoff* 1.25

Initiation à l'économie politique, *par François-Albert Angers* 1.50

Les lettres canadiennes d'autrefois, Tome VI *par Séraphin Marion* 1.25

Les idées et les lettres au XIIIe siècle

LE ROMAN DE LA ROSE

par le T. R. Père GÉRARD PARÉ, O. P.
PROVINCIAL DES DOMINICAINS

« La faveur dont l'histoire du moyen âge a joui depuis près d'un siècle dans le monde savant devait nécessairement conduire à une étude scientifique de cette oeuvre importante de la littérature médiévale ».

Volume de 364 pages — Prix : **\$3.50**

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : près $11 000 000

Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine Montréal

Ch.-Auguste Gascon, Prés.

J.-Ed. Jeannotte, Vice-Prés.

J.-Art. Tremblay, Sec.

tél.. CR. 9957 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES : GRIPPE . RHUMATISME .

TÉL. 3-9472

PHOTO - LITHOGRAPHIE INC.

Création et impressions lithographiques en une ou plusieurs couleurs

30, AVENUE CONWAY QUÉBEC, P. Q.

TÉL. BUR. : 3-7258 TÉL. RÉS. : 4-0358

VICTOR LAROCHELLE, L.S.C., C.A.

LICENCIÉ EN SCIENCES COMMERCIALES
(des Hautes Etudes Commerciales de Montréal)
Membre de l'Institut des Comptables agréés de Québec
SYNDIC LICENCIÉ
111, CÔTE DE LA MONTAGNE QUÉBEC, P. Q.

LA SAUVEGARDE DE LA FAMILLE

L'économie est l'art d'ordonner ses dépenses. Sans la pratique de cette vertu sociale, la famille ne connaît aucune sécurité ; elle est vouée, tôt ou tard, à la ruine.

Protégez votre foyer, préparez l'avenir des vôtres, assurez-vous une vieillesse heureuse et digne en vous constituant petit à petit les réserves nécessaires.

Prenez dès aujourd'hui l'habitude de l'épargne.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

ACTIF, $408,580,149
538 BUREAUX AU CANADA

KELLY ET LEDUC

TÉL. 2-9411 FERRONNERIE 67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.

Tél. DExter 1163

COLLES DE TOUTES SORTES

En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide

•

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ltd.

2125 Remembrance Road Lachine

LA MÈRE DU SAUVEUR ET NOTRE VIE INTÉRIEURE

R. P. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

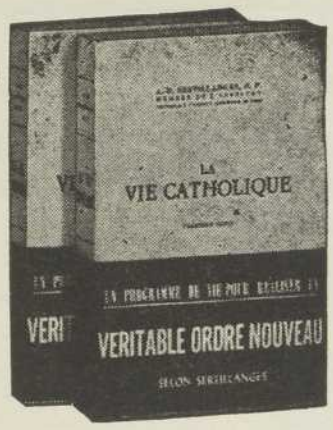
Ce livre est un exposé des grandes doctrines de la Mariologie dans leur rapport avec notre vie intérieure, un exposé de la doctrine communément admise par les théologiens.

Volume de 400 pages — Prix : **$3.00**

***En vente à* LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

LA VIE CATHOLIQUE

R. P. A.-D. SERTILLANGES, O. P.



Le grand écrivain thomiste, toujours soucieux des réalités actuelles, nous trace un programme de vie pour réaliser le véritable ordre nouveau: le Christ dans toute la vie.

Dans ces deux forts volumes, à peu près tous les aspects et toutes les circonstances de la vie sont envisagés: vie intérieure, vie familiale, vie amicale, vie professionnelle, etc., etc. C'est vraiment la catholicité *de la vie. Mais d'une vie toute engendrée par le Christ et vécue sous son regard, une vie où il faut reconnaître la présence de la Croix, même au milieu de la vie heureuse et de ses expansions individuelles, familiales, sociales.*

La Vie Catholique nous montre comment se nourrit cette vie, quelle est la part du Sauveur, quelle est la part de l'homme. Un livre que voudront lire et relire tous ceux qui veulent bien comprendre la grandeur et la sublimité d'une vie humaine vraiment digne d'un catholique.

2 tomes de 260 pages — 19.5 cm. — $2.50

L'ACTION CATHOLIQUE

R. P. M. DORAN, O. P.

Un livre indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'Action catholique, cette formule nouvelle de l'apostolat des laïcs.

L'auteur consacre la première partie de son travail à la nature de l'Action catholique: son fondement sacramentel; le mandat qu'elle reçoit de la hiérarchie; la rénovation spirituelle qu'elle adopte comme fin; le rôle important qu'elle joue pour l'unité des esprits et des coeurs.

Une deuxième partie étudie les structures de l'Action catholique: après avoir expliqué brièvement le fonctionnement des mouvements spécialisés, l'auteur termine par un chapitre sur le scoutisme catholique où il revendique pour ce mouvement une place au sein de l'Action catholique.

200 pages — 19.5 cm. — $1.25

■ O ■

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE
ENTREPRENEURS PLÂTRIERS

SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 103 — 18, RIDEAU
TÉL. 2-9872
QUÉBEC :
89, RUE FLEURIE
TÉL. 5-7881

SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS

TÉL. DOLLARD 5512
933 RUE ST-ROCH
MONTRÉAL

MULTIPLIEZ VOS CHANCES DE SUCCÈS

OUVREZ UN COMPTE D'ÉPARGNE À

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

TÉL. FRONTENAC 3186*

LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE LIMITED

2565 CHAMBLY MONTRÉAL

Casavant Frères Limitée
FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.
ÉTABLIE EN 1880

Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs
705, Beaumont Montréal, P. Q. Tél. CRescent 4183

Achète bien
qui achète chez

Dupuis Frères LIMITÉE

Au service du public
depuis 1868

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE
Manufacturiers de chaussures
ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 — P.M.

Dr P. del Vecchio
SPÉCIALITÉ :
MALADIES CHRONIQUES
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME
TÉL. : FR. 1895
900 est, Sherbrooke

Robert Charbonneau et la Création Romanesque

par M. B. ELLIS, Ph. D.

Nos lecteurs connaissent sans doute le talent de Robert Charbonneau, l'un des bons auteurs de chez nous. Il est surtout connu par deux romans de fort belle venue, Ils posséderont la terre *et* Fontile, *de même que par un essai,* Connaissance du personnage.

Dans ce dernier ouvrage, Robert Charbonneau expose son point de vue sur la « création » des personnages de roman, la création romanesque.

Robert Charbonneau et la création romanesque *est un petit livre de critique littéraire: non pas une critique textuelle, externe, purement philologique mais une critique «-créatrice » de la pensée par la pensée, de l'idée par l'idée, qui va droit aux motifs et aux vérités maîtresses qui ont inspiré l'écrivain.*

Cet ouvrage du Prof. M.B. Ellis aidera à pénétrer dans la vie intérieure des personnages de romans et à faire voir dans ce genre littéraire autre chose qu'une succession parfois décevante d'événements.

80 pages — 19.5 cm. — $0.60

CHACUN SA VIE

BERTHELOT BRUNET

De la critique, à l'Eglise. L'auteur scrute les raisons inavouées, inavouables d'une incrédulité à la mode et d'un nazisme moins avoué encore.

Cependant que l'essayiste littéraire nous rappelle que Léon Bloy n'est pas le seul écrivain catholique de France et du Canada.

Des chapitres vigoureux qui captivent le lecteur: Tartufe penseur, Dieu dans les livres, Le chrétien n'est pas dupe, Le chrétien étourdi, La réponse de Thomas, Notre cinquième colonne, Lorsque M. Renan parle, Notre beau désordre, etc.

164 pages — 19 cm. — $1.00

■■■

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, Av. N.-D. de Grâce — Tél. WA. 6765 — Montréal-28

PSYCHOLOGIE ET PÉDAGOGIE

(Ouvrages réservés aux professeurs, psychologues et assistantes sociales)

Les écoles nouvelles, *par P. Foulquié*	$1.25
L'Ame de l'adolescent, *par Pierre Mendousse*	2.25
L'Ame de l'adolescente, *par Pierre Mendousse*	2.25
L'éducation des enfants arriérés, *par A. Descœudres*	2.75
Cas difficile, *par J. M. de Buck*	1.50
Caractère difficile, *par J. M. de Buck*	1.35
Votre fils, *par J. M. de Buck*	1.25
Dieu parlera ce soir, *par J. M. de Buck*	2.75
Diagnostic, *par J. M. de Buck*	2.75
Nos enfants et nous, *par Dr Etienne de Greef*	2.25
Psychologie scolaire contemporaine, *par E. Planchard*	3.75
Les humanités et la personne, *par Louis Meylan*	4.00
L'angoisse et la pensée magique, *par Dr Charles Odier*	3.50
L'âme enfantine et la psychanalyse, *par Charles Beaudoin*	1.50
Psychologie des foules, *par Gustave Le Bon*	1.15
Le Dessin de l'enfant, *par M. Prudhommeau*	1.35
Histoire de la Pédagogie, *par R. Hubert*	3.50
Les origines du caractère chez l'enfant, *par A. Wallon*	2.50
Le Maître-Camarade et la pédagogie libertaire, *par J. R. Schmid*	2.50
L'Ecole Active, *par A. Ferrière*	2.50
Pédagogie générale, *par R. Vinette*	2.50
Une psychologie humaine de l'éducation, *par J. Castiello*	2.50
Les qualités et les défauts des enfants, *par Jeanne Cappe*	1.35
Précis d'une psychologie de l'enfant, *par G. Collin*	1.25
Psychologie, *par Foulquié*	3.00
Psychologie réfléxive, *par André Marc* (2 vol.)	Net 11.00
L'Ame enfantine et la psychanalyse, *par C. Baudoin*	1.50
Essai de grammaire psychologique, *par G. Galichet*	2.50
L'hygiène mentale et l'éducation	1.50
Regards sur les sciences expérimentales	1.50
Comment j'élève mon enfant, *par Mme F. Gay* (cart. 705 pages)	2.75
L'éducateur, *par L. Barjon*	3.00
L'éducation à la croisée des chemins, *par J. Maritain*	1.35
L'église et l'école, *par P. Foulquié*	1.75
Les 10 commandements des parents, *par Vérine*	.85
Les défauts de l'enfant, *par Dr André Berge*	.85
Le développement du sens moral chez l'enfant, *par Dr H.-M. Fay*	.60
Le jardin d'enfants, *par M. Fauré*	1.40
Latin et culture, *par J. Perret*	2.50
Le respect de la personne dans l'éducation, *par M. T. Van Eeckhout*	1.50
Visage de la famille, *par Madeleine Daniélou*	1.00
L'école des Roches, *par G. Berthier*	1.50
Le temps et le rêve, *par J. W. Dunne*	2.00
Les défaillances de la volonté, *par J. Boutonnier*	.90
L'éducation de la volonté *par J. Payot*	1.35
Précis de psychologie pédagogique, *par L. Slock* (2 vol.)	4.25

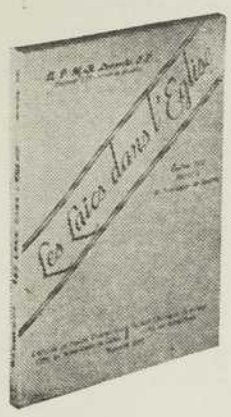
En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL-28

LES LAÏCS DANS L'ÉGLISE

R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.



Depuis une vingtaine d'années la participation du laïcat à l'apostolat hiérarchique prend des proportions sans cesse grandissantes, non pas que cette participation soit une vérité nouvelle, mais plus justement parce que le génie de Pie XI l'a remise en valeur, en lui assignant un champ d'application vaste comme le monde.

Les laïcs dans l'Eglise, leur situation juridique comme tels; leur participation à la vie de l'Eglise, au culte officiel et surtout à l'apostolat hiérarchique, voilà le sujet de ce volume.

En appendice, on trouvera un intéressant communiqué que le Vicaire Apostolique de Tchang adressait à ses missionnaires, en réponse à certaines de leurs demandes concernant cette importante question de l'Action Catholique.

144 pages — 19.5 cm. — Prix : $0.50

PROJECTIONS

R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Des pages qui, dans le triple domaine de la religion, de la littérature et des faits sociaux, jettent un peu de lumière sur des questions d'intérêt durable sinon permanent.

C'est, dans un style gravé plutôt qu'écrit — le style du Père Lamarche — un recueil d'idées concises, élevées, tonifiantes, d'où l'humour n'est pas absent.

C'est ainsi qu'on lira ou relira avec plaisir les brillants chapitres qui le composent, en particulier: Franz Werfel et l'esprit de Lourdes, L'enseignement marial par la femme, Pascal et Duhamel, *les piquantes entrevues avec* Colas Cantin, *puis cette fin tout à fait remarquable:* Course à la mort.

212 pages — 19 cm. — Prix : $1.00

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL-28

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ; AVEC LE ROSAIRE : $0.50 EN PLUS ;

LE NUMÉRO : $0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3500, AV. LAVAL, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28